

Libretto

ELIZABETH GOUDGE

LES AMANTS
D'OXFORD

roman

Traduit de l'anglais par
CLAUDE MISTLER

libretto

Malgré les démarches entreprises par l'Éditeur,
les ayants droit du traducteur n'ont pu être joints.
L'Éditeur les invite à se mettre en relation avec ses services.

Titre original:
Towers in the Mist

© Jessie Monroe and Mark Dutton, 1936.

© Éditions Phébus, Paris, 2000, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-315-4

Née dans le Somerset en 1900, Elizabeth Goudge est une romancière anglaise qui fut élevée dans l'austérité par son père professeur de théologie à Oxford. En 1923, elle se mit à l'écriture et se fit connaître avec des livres pour enfants et des biographies pieuses, avant de se consacrer à la littérature avec notamment *L'Arche dans la tempête* et *Le Pays du Dauphin Vert*. Elle mourut en 1984, laissant derrière elle une œuvre animée par les violences et les contradictions des sentiments et par la rudesse des campagnes isolées de l'ouest de l'Angleterre.

AVANT-PROPOS

Est-il possible de vivre dans une vieille cité et de ne pas se demander continuellement : Comment était-elle il y a des années ? Comment étaient les hommes, les femmes et les enfants qui vivaient dans ma maison il y a des siècles ? Que pensaient-ils et que faisaient-ils tandis que leur vie s'écoulait jour après jour en cet endroit où je vis aujourd'hui ?

Cette histoire répond à de semblables questions, mais je demande pardon pour les nombreuses fautes qui ont dû être commises par l'écrivain ignorant que je suis. Il y en a trois que j'ai faites sciemment. Les Leigh sont une famille imaginaire à qui j'ai fait habiter la maison réellement occupée à l'époque par le chanoine Westphaling. Le manuel de civilité puérile, cité au chapitre III, a réellement existé, on peut le trouver au musée de South Kensington, mais il est postérieur à la date de cette histoire. Enfin, ce qui est pis, je suis coupable d'avoir fait entrer Philip Sydney à Christ Church quelques mois trop tôt.

CHAPITRE PREMIER

PREMIER MAI

I

Les premières grisailles de l'aube se glissèrent mystérieusement dans les ténèbres, si graduellement qu'on n'eût pas cru que le jour avait chassé la nuit, il semblait plutôt que la nuit elle-même s'était métamorphosée en une chose fraîche et neuve.

«Ainsi je me transformerai moi-même», murmura un gamin sale et en haillons, qui reposait sur un tas de fougères sèches, avec deux livres en guise d'oreiller sous la tête, dans une tente de gitanes. Il s'assit, faisant un large sourire au demi-jour étrange et gris qui, se glissant par l'étroite embrasure de la porte, paraissait un ami. Le gamin était réveillé depuis une heure ou plus, attendant le jour pour l'accueillir, et maintenant ce jour survenait à l'improviste, comme une chose banale, au lieu d'être l'événement le plus important qui lui était jamais arrivé.

Il se leva et alla à sa rencontre, prenant ses deux livres sous le bras et se frayant un chemin par-dessus les formes allongées des six enfants et des cinq chiens qui avaient été ses «camarades de chambre» toute la nuit... Et quelle nuit affreuse! Une des dernières nuits d'orage qui s'attardent dans le printemps. Sans cela il n'aurait jamais échangé un fossé à l'odeur fraîche pour l'infecte puanteur de cette tente où l'on suffoquait.

En sortir et pénétrer dans le jour nouveau, c'était un bain d'eau glacée et pure.

La veille, il faisait déjà nuit quand les gitanes étaient arrivées au campement, et le garçon n'avait vu que les troncs des êtres lisses éclairés par la lueur de leur feu, et la pluie qui rayait la nuit au-delà de l'abri des arbres. Un vent violent s'était levé, faisant au-dessus de leurs têtes un tumulte de branches pareil au tumulte de la mer. C'était l'agonie de l'hiver, et le garçon couché avait tremblé en l'écoutant, soudain effrayé du monde dans lequel il se trouvait et de la vie qui s'ouvrait devant lui, croyant entendre des pleurs dans la pluie qui s'égouttait des arbres détrempés, et la prophétie d'un désastre dans les bruits de l'orage qui s'était élevé si brusquement de l'obscurité pour remplir de sa force la voûte de la nuit... Il s'était endormi tremblant encore, et s'était réveillé une heure avant l'aube. Il faisait noir comme dans un four et le calme était si profond, si parfait, que respirer même paraissait une profanation. Vivre, dans ce gouffre de silence et d'ombre, lui avait semblé mal, et il avait compris comment, à cette heure plutôt qu'à tout autre, les malades consentent à mourir... Alors imperceptiblement, la mort et l'hiver s'étaient rendus, et la vie et le printemps se tenaient debout à la porte et lui faisaient signe.

Dehors dans le brouillard glacé il salua de nouveau les objets qui appartiennent au matin : les crosses des jaunes fougères perçant la terre humide, les feuilles nouvelles qui teignaient de vert pâle le brouillard au-dessus de sa tête, l'élan de joie soudaine qu'il avait ressenti dans son cœur... Il était pauvre, en haillons, sale, affamé, mais qu'importe ! Il se trouvait dans la forêt de Shotover, à quelques milles à peine d'Oxford, et au bout de son pèlerinage, dans un instant, il pourrait voir la cité de ses rêves, cette cité qui devait faire du jeune vagabond peu recommandable qu'il était jusqu'alors l'étudiant le plus réputé de l'Angleterre du XVI^e siècle... Du moins le croyait-il... et comme il avait reçu le don de foi à son plus haut degré, une intelligence certaine et une certaine dose d'assurance, peut-être avait-il raison.

Les arbres à l'aspect de fantômes s'égouttaient sur sa tête et les broussailles le trempaient jusqu'aux os tandis qu'il poursuivait son chemin sur le sentier en sous-bois qui longeait la crête de Shotover. Il arriva dans un champ qui s'arrondissait sur la croupe d'une colline. Il était parsemé de touffes de genêts; des animaux devaient s'y tapir, pensa-t-il, à la légère odeur qui en montait. Là il eut l'impression qu'il était tout en haut sur le toit du monde, avec les formes tranquilles des pins et des hêtres montant derrière lui comme un mirage, et devant lui, encerclant la colline où il se trouvait, une vallée emplie de brouillard. Il s'arrêta là pour attendre le lever du soleil. C'était le 1^{er} mai et l'hiver était mort dans l'orage de la nuit précédente, sûrement le spectacle du soleil levant vaudrait la peine qu'on l'attende.

Soudain, bien haut au-dessus de sa tête, une alouette, horloge du laboureur, chanta une brève strophe, et d'en bas, des bois invisibles, un rouge-gorge appela. Le ciel avait crié de joie et la terre avait répondu, et entre les deux, le parfum des genêts s'éleva comme une prière. Musique et parfum étaient ressuscités une fois de plus dans le monde. Seule la couleur tardait, attendant le soleil.

Il vint lentement. Le brouillard qui avait pesé lourdement comme un chagrin devint ténu et fragile. Il avait été gris comme la pluie, maintenant il était couleur d'opale. Le vert des bois s'y mêlait au bleu du ciel et à une teinte rose qui parlait des feux de la terre, du soleil, et de la chaleur de la vie au grand jour.

La lumière plus vive fit voir à Faithful que la vallée était remplie d'arbres, et adossée à de petites collines. Des yeux, il en suivit la courbe jusqu'à un emplacement, vers la droite, dont les gitanes lui avaient parlé; un endroit où ils campaient, qu'il regarda avec les yeux d'un amant qui verrait sa maîtresse.

Par degrés, lentement, aussi mystérieusement que la nuit s'était changée en jour, des tours s'élevèrent du brouillard, et

des hauteurs de Shotover le regard du gamin descendit sur la ville d'Oxford. Ce ne pouvait être une vraie ville, pensa-t-il. C'était une ville illusoire, apparue dans un rêve, si petite qu'il eût pu la tenir dans le creux de sa main, et en soufflant dessus, la faire s'évanouir en brume argentée. Elle n'était pas vraie. Il en rêvait depuis si longtemps que maintenant, tandis qu'il la contemplait dans la vallée, c'était le brouillard qui se changeait en tours et en clochers... mais tout s'évanouirait au soleil quand il fermerait les yeux. Il ferma donc les yeux, et les rouvrit, et les tours étaient encore là.

II

S'étant ainsi prouvé à lui-même l'existence réelle de la cité, il prit tout à coup conscience de sa propre existence d'une façon assez désagréable. Tandis qu'il contemplait la beauté qui l'entourait, il avait pensé qu'il ne faisait qu'un avec elle et s'était senti beau lui-même ; maintenant il se souvenait que l'union spirituelle avec la beauté, si étroite qu'elle soit, n'a pas le moindre effet sur l'aspect extérieur de quelqu'un. C'est triste, et quand on revient à la réalité, elle sonne le glas de toute exaltation.

Il n'était que Faithful Croker. Il s'essuya le nez du revers de la main et il considéra sa personne. Autant qu'il pouvait en juger, ce spectacle n'était pas réjouissant. Son pourpoint en ratine brune et grossière était sale, et si déchiré que ses coudes passaient au travers. Quant à ses chaussures, il les avait usées jusqu'à la corde, et pour les maintenir sur ses pieds meurtris, il avait des lanières de chiffons sales. Depuis plusieurs semaines, son visage et un miroir ne s'étaient pas trouvés face à face, mais ce visage n'avait pas dû embellir

depuis. Il se souvenait avec mélancolie de ce qu'il avait vu la dernière fois... Un garçon de quatorze ans, avec une tête beaucoup trop grosse pour un corps chétif, un visage rond grêlé de petite vérole, un nez camus, une grande bouche avec une dent manquant juste devant, et une toison de cheveux épais, couleur de poussière, qui se dressaient en épis sur des oreilles trop grandes et de plus décollées lamentablement. Une telle créature se présentant aux portes de la ville pourrait-elle en imposer à Oxford? Faithful craignait bien que non.

Et cependant, sans le savoir, il pouvait plaire. Le Créateur, quand Il jugea bon de tirer Faithful du fond de l'éternité et de le jeter sur la terre, l'avait sorti de la même boîte que les bébés ânes et les bébés pingouins, et sa laideur avait un charme qui la rendait presque aussi précieuse que la beauté... et puis il avait malgré tout quelques petites choses pour lui... Son esprit subtil s'affirmait dans le front large que la petite vérole avait laissé intact, ses yeux gris avaient cette expression de calme que l'on remarque chez ceux qui connaissent leur intelligence, et la bonne humeur de son sourire était bien la chose la plus désarmante du monde.

Abandonnant ce triste examen de sa personne, Faithful laissa ses pensées glisser en arrière vers son passé aussi peu brillant. Il avait, croyait-il, un seul titre qui le mettait en état de se présenter dans la ville qui s'étendait là-bas, et c'était l'amour passionné de l'étude qui le possédait depuis le berceau. Il avait donné de grands coups sur la tête de sa nourrice avec un abécédaire, disait son père, à l'âge où la plupart des enfants agitent un hochet, et il pouvait balbutier des vers de Virgile quand d'autres sont encore embrouillés dans leur alphabet. Quand, tout petit garçon, il entra à l'école de Saint-Paul à Westminster, où son père enseignait, on le salua comme un prodige, et le sentier parut s'allonger devant lui, droit et aisé, se déroulant par-dessus collines et vallées jusqu'à

Oxford, ce lieu de pèlerinage où venaient riches et pauvres, saints et pêcheurs, pour boire au plus profond du puits de science... Ainsi pensait Faithful, encore ignorant de toutes les choses qu'on pouvait boire dans cette ville de rêve.

Mais le pauvre Faithful n'avait pas de chance, car son père, fâcheux imprévoyant, lui avait déjà fait du tort en lui donnant pour mère une fille des rues qu'il n'avait pas pris la peine d'épouser, il s'était fait chasser ensuite pour de menus larcins, puis il était mort, laissant Faithful complètement seul au monde, sans autre fortune que ses vêtements, un chat, le Virgile de son père et un exemplaire en lambeaux du *Livre des martyrs* par Foxe. Avec toutes les aventures qui arrivèrent par la suite à Faithful, il y aurait de quoi remplir un volume entier. Lui, le chat, Virgile et les *Martyrs* coururent les rues, essayant de gagner leur vie tant bien que mal. Le chat, un peu snob comme tous les chats, décida bientôt d'améliorer sa situation et entra chez un échevin. Mais Virgile et les *Martyrs*, dans un sac suspendu à son cou, n'abandonnèrent pas Faithful, et c'est ensemble qu'ils firent le métier de plongeurs dans les tavernes, de ramoneurs, de laveurs de carreaux et de balayeurs. À un moment donné ils rencontrèrent un chien savant, et avec lui donnèrent une petite séance de théâtre à leur manière ; Faithful se tenant sur la tête avec Virgile en équilibre sur les pieds, et le chien debout sur les pattes de derrière, avec les *Martyrs* en équilibre sur le nez ; une autre fois, comme Shakespeare dans sa mauvaise période, on les employa à tenir les chevaux à la porte d'un vrai théâtre ; mais le pauvre chien reçut un coup de pied et en mourut, et Faithful n'eut pas le courage de continuer. Cependant ces expériences ne le rendirent pas amer ; au contraire elles lui firent du bien. Son intelligence en tira parti. Néanmoins il n'était pas satisfait. Il désirait encore devenir étudiant à Oxford, et se tenir debout sur la tête dans les rues ne semblait guère devoir l'y conduire. Brusquement, il décida qu'il marcherait jusqu'à Oxford, au

risque de périr de faim en chemin, et sa chance lui revint, car, avec Virgile et les *Martyrs* toujours suspendus au cou, il trouva moyen de s'attacher comme valet au service d'un ours fameux qui allait de cour d'auberge en cour d'auberge pour les combats d'ours. Malheureusement, à moitié chemin d'Oxford, leurs routes bifurquèrent, et il dut continuer tout seul, mendiant en chemin et souffrant horriblement du froid, mais il tomba sur des gitanes généreuses. Avec elles il voyagea jusqu'à Shotover... et c'est là qu'il se trouvait maintenant... Quel ami lui dirait comment il pourrait devenir un étudiant? Comment trouverait-il l'argent pour acheter des livres et des vêtements? Il ne le savait pas encore. Il espérait seulement, de cet espoir de l'enfance qui est aussi fort que la foi, et qu'il possédait encore malgré ses quatorze ans : l'ami viendrait au-devant de lui à la porte de la ville, et en travers de son chemin un arc-en-ciel s'inclinerait, il n'aurait qu'à creuser au pied pour déterrer une cassette d'or.

III

Il se leva et retourna en courant au camp des gitanes. Le soleil était haut dans le ciel maintenant, les genêts étaient dorés, les pins et les hêtres se dessinaient, splendides, sur le ciel. Une tache rouge, éclatante, parut : Une grande gitane se détacha des formes entassées sous les arbres et vint à sa rencontre. C'était une créature magnifique, aux yeux sombres et brillants, aux pommettes saillantes. Elle portait au creux de son bras un petit garçon de quatre ans comme si ce poids n'était rien pour elle ; un enfant qui contrastait étrangement avec sa mère, car ses cheveux étaient blonds, et ses yeux d'un bleu pâle. Sarah s'était montrée bonne pour Faithful ; il avait

une réelle affection pour elle et son enfant et il lui était pénible de leur dire adieu.

Mais Sarah, d'un rire, coupa court à ses discours émus et reconnaissants, fourra sa main dans son corsage et en tira une pièce de monnaie.

– Je ne veux pas prendre cela, dit Faithful avec fermeté...

– Sarah disait la bonne aventure et gagnait ainsi quelque argent, mais Faithful savait qu'elle en avait besoin pour elle-même et pour l'enfant : Non.

Les yeux de Sarah étincelèrent et elle montra les dents comme un animal. Elle avait une volonté de fer, et si elle voulait faire la charité, elle la faisait, sans s'occuper du désir de celui qui la recevait. Au besoin elle l'obligeait à accepter en tapant dessus.

– Prends, commanda-t-elle. Dans la ville, en bas, il n'y aura pas de haie où tu pourras dormir, et pas de gitanes qui te donneront à manger pour tes beaux yeux... Prends, ou je te donne une gifle que tu ne seras pas près d'oublier.

Faithful prit la pièce et s'inclina bien bas. La femme lui sourit, radoucie en le voyant obéir. Elle posa une main brune et sale sur son épaule, et retourna au camp sous les arbres. Mais l'enfant avec force cris et coups de pied glissa hors de ses bras et courut après Faithful.

– Voyons, tu ne peux pas venir avec moi, Joseph, dit-il.

Il appelait cet enfant Joseph parce que ses cheveux blonds et ses yeux bleus le faisaient paraître aussi déplacé chez les gitanes que Joseph chez les Égyptiens.

– Laisse-le faire, dit sa mère. Quand son estomac se mettra à crier, il retournera à son petit déjeuner.

Faithful continua donc, Joseph sur ses talons. Il ne suivit pas le sentier vers Oxford, il tourna à gauche et s'enfonça droit sur la vallée en descendant à travers bois ; car il avait le temps et il entendait en profiter.

Vraiment la forêt de Shotover, ce 1^{er} mai, était quelque

chose d'agréable. En bas dans la vallée, les saules formaient une brume verte, et sur les pentes les bouleaux s'élevaient comme des lances d'argent. Encore plus haut il y avait les hêtres dont les faines vert pâle pendaient comme des glands. Au loin, les hauteurs boisées se teignaient de rouille et de pourpre. Faithful marchait sur un tapis de primevères, de lierre, et de violettes qui semblait couvert d'un châle de fougères sèches et de ronces. À chaque pas il respirait l'odeur de la terre mouillée; elle lui montait à la tête par bouffées, tellement fort qu'il en criait de joie. Des lapins couraient de tous côtés, les oiseaux chantaient à tue-tête, et un coucou ne se lassait point de se répéter à lui-même: « Coucou! coucou! » Sarah avait raconté à Faithful que les âmes des gitanes, qui n'ont pas d'endroit où aller dans ce monde ou dans l'autre, se réfugiaient dans le corps d'un coucou errant, et il le croyait. Le coucou peut bien être un coquin, pensait-il, et avoir une vilaine voix, néanmoins personne ne sait exprimer comme lui la joie de la terre au renouveau.

« Coucou! » cria Faithful.

« Coucou! » cria Joseph.

« Coucou! » cria le coucou, et tous trois, pauvres vagabonds sans toit, oublièrent leur triste sort tandis qu'ils criaient et se répondaient, et cela, parce que l'hiver était mort et que le printemps avait éclaté.

Faithful était presque au bas de la colline quand il s'aperçut que Joseph l'avait quitté. Regardant en arrière, il vit le petit garçon, nippé de haillons brunâtres comme les fougères d'hiver, grimper la colline en s'aidant de ses mains, retournant vers Sarah et le petit déjeuner. Son amour pour Faithful avait pesé dans un des plateaux de la balance, et son estomac vide dans l'autre; mais la faim l'avait emporté, sa mère l'avait prédit.

Faithful ressentit une brusque souffrance. Cette vie de vagabond avait été dure, mais elle avait eu aussi une facilité

familière. Quand Joseph serait hors de vue, il l'aurait abandonnée, et devant lui il y aurait les douleurs de l'enfantement d'une nouvelle vie. Il surveilla la petite silhouette brune et la tête dorée, jusqu'au moment où les arbres semblèrent se pencher sur elle et la cacher, puis il se retourna résolument, courut à travers les taillis et sauta sur le sentier qui serpentait dans la vallée.

IV

Au même instant il vit les images de la vie nouvelle venir à sa rencontre. Sur ce chemin pierreux qui le long de la vallée allait jusqu'à Oxford avançait un groupe très gai de jeunes gens et jeunes filles portant des branches vertes et des bouquets de fleurs. Ils chantaient et riaient, agitaient leurs branches au-dessus de leurs têtes. Faithful les regarda bouche bée, car on aurait cru qu'ils venaient réellement l'accueillir. Mais il reconnut sa stupidité, et sourit tristement en voyant son erreur, car ils tournèrent à gauche et disparurent dans un bosquet de châtaigniers. Son étonnement passa et fit place à un intérêt passionné. Il descendit à toute vitesse afin de voir où ils allaient.

Sous les châtaigniers, il y avait une chapelle, grise, très ancienne et à côté quelques bâtiments qui autrefois avaient pu être un monastère. L'ensemble était délicieux dans ce matin de mai, car les jardins répandaient leurs couleurs et leurs parfums, et les grands marronniers en fleur dressaient leurs chandeliers au milieu des larges feuilles vertes.

Faithful se cacha derrière un buisson de roses sauvages, et, toujours bouche bée, regarda la procession fleurie qui suivait en chantant le chemin d'Oxford, et entra dans la chapelle.

Il n'avait aucune idée de ce que ces gens faisaient, mais ils le faisaient merveilleusement bien et dans leurs plus beaux habits. Les jeunes filles portaient des guirlandes de fleurs et dans leurs robes à cerceaux écarlates, vertes et bleues, elles ressemblaient à un bouquet. Les petits enfants marchant à grands pas avec des brassées de boutons d'or et de campanules étaient gais comme des colibris. Dans la foule il y avait quelques personnes sobrement habillées : des étudiants de l'université, qui portaient la longue cape et le bonnet carré des maîtres ès arts, et une bande d'étudiants en rouge sombre, bleu et vert foncé ; mais ceux-ci avaient des fleurs sur la tête et ils chantaient à se rompre le gosier.

À les voir se diriger vers la chapelle, sans doute pour un service religieux, Faithful pensa qu'ils auraient dû chanter des psaumes ; mais ils chantaient de ces chansons d'autrefois qui servent depuis des siècles à accueillir l'été et à dire adieu à cet hiver sombre et froid qui avait pesé sur la terre comme un mauvais sort pendant tant de semaines lugubres.

*L'été arrive
Coucou, chante bien fort !
Les grains germent
L'herbe pousse
Le printemps fait un habit neuf à la forêt
Chante coucou.*

Filles et garçons riaient et se bousculaient gaiement, les enfants criaient et gambadaient, tandis que là-haut, dans la forêt de Shotover, le vrai coucou leur répondait en écho :

*Coucou, coucou, tu chantes bien, coucou,
Et maintenant ne t'arrête jamais plus
Chante coucou, maintenant chante,
Chante coucou, chante coucou maintenant !*

Tous ceux qui avaient pu s'étaient glissés dans la chapelle en jouant des pieds et des coudes, en assenant de grands coups sur la tête de leurs voisins avec leurs branches de feuillage, et avaient pénétré à l'intérieur, laissant au-dehors la foule de ceux qui étaient moins vigoureux.

Faithful eut la brusque impression qu'il devait les rejoindre à tout prix. Il s'essuya la figure avec sa manche, piqua une touffe de primevères sur son pourpoint. Se faufilant à travers la foule, poussant, donnant des coups de pied le plus poliment du monde, il arriva à la porte ouverte de la chapelle et regarda à l'intérieur. Dedans, c'était ravissant. De grands cierges brillaient sur l'autel. Sous la fenêtre donnant à l'est, flanqué de pots de fleurs de chaque côté, il vit un grand vase d'or.

«J'élèverai mes yeux vers les collines d'où me vient le secours.» On avait maintenant abandonné les chansons profanes, et l'assemblée tout entière chanta des psaumes, faisant un vacarme tel que Faithful s'étonnait que le toit ne s'envole pas. Tout en chantant, certains fidèles levèrent les yeux vers les fenêtres, regardant à travers les vitres transparentes, puis ils se détournèrent. Faithful regarda également, mais referma les yeux avec un cri étouffé d'horreur : il avait vu, pressés contre les vitres, les visages rongés des lépreux qui regardaient en bas... Ainsi c'était la chapelle d'une léproserie hors les murs de la ville... Le contraste était effroyable : d'un côté les fleurs, les lumières, les jolies jeunes filles et les jeunes gens vêtus de leurs plus beaux habits, et de l'autre, ces êtres maudits.

Faithful sentit sa gorge devenir sèche, se raidit et cessa de chanter. La peur qu'il avait éprouvée la nuit d'avant revint, accompagnée d'une rage maladive. La vie était une ignoble tricheuse au joli visage. C'était une fille qui entraînait un homme hors de la ville, elle marchait avec lui sur un sentier fleuri sous un ciel pur ; et la nuit, se changeant en diable,

entraînait son amant dans les pièges d'ombre et de terreur qu'elle avait posés le long de sa route ; et elle riait tandis qu'il faisait le faux pas qui le conduisait à la mort. « Hors des portes de la ville », martela une voix dans son esprit, et involontairement il sentit ses yeux attirés de force par ces visages à la fenêtre... Pourquoi vivons-nous, ô Dieu, pourquoi vivons-nous, puisque la mort est la fin de tout ?

– Que la bénédiction de Dieu, mes amis, descende sur vous tous, et sur ce beau printemps, et sur notre bien-aimée ville d'Oxford.

Cette voix profonde mais d'une clarté surprenante résonna dans la chapelle bondée et atteignit la foule à l'extérieur sans effort : en quelques secondes elle avait chassé la douleur de Faithful, et il revit le soleil étincelant, les jeunes gens et jeunes filles aux brillants habits, les petits enfants, les fleurs ; et il vit surtout un homme en longue robe noire qui s'était détaché de la confrérie et se dressait maintenant devant l'autel pour leur parler.

Dans la chapelle des gens s'étaient assis, Faithful, debout et appuyé à un des montants de la porte, n'eut plus rien devant lui qui l'empêchait de voir celui qui parlait.

Au premier coup d'œil, cet homme rappela à Faithful un de ces grands arbres décharnés qui poussent au sommet des collines et que les orages furieux tordent en formes fantastiques. On ne pouvait pas dire qu'il fût laid, mais il était étrange, comme un arbre qui a grandi en luttant contre le vent. Faithful n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi marqué par la vie. L'homme était comme une carte. On y lisait à livre ouvert. Faithful aurait juré que ce prêtre et cet érudit avait été persécuté pour sa foi sous le règne de cette reine Marie que personne n'avait pleurée, car son corps avait cette forme anguleuse de l'obstination, l'aspect décharné de quelqu'un qui a été affamé, et les épaules voûtées par de longues études. Son visage couturé par les chagrins avait une expression

intense révélant un esprit subtil dans le combat contre le mal, mais ses yeux bleus étaient doux et rêveurs. C'était un homme d'âge mûr et le temps l'avait dépouillé de tous ses cheveux, excepté une frange grise circulaire, comme la tonsure d'un moine. Il était rasé de près, et sans sa fraise blanche, il aurait eu l'allure d'un moine. On aurait cherché derrière lui un crucifix se détachant sur le mur d'une cellule.

Tandis qu'il parlait son regard passait au-dessus de ses fidèles et s'arrêtait un instant sur chacune des fenêtres derrière lesquelles les lépreux étaient rassemblés. Ils n'entendaient pas ce qu'il disait mais son regard et un geste de sa main les replaçaient là où ils désiraient ardemment se trouver, encore parmi les vivants. Faithful voyait dans ce geste quelque chose de prophétique et son sens de la justice était satisfait. Les lépreux, eux aussi, avaient un jour connu l'amour et la lumière du soleil, et rien ne pouvait leur retirer l'espérance... Il y a la vie et il y a la mort, puis il y a la vie de nouveau.

– La plupart d'entre vous savent pourquoi ils sont ici, continua la voix, mais quelques-uns parmi les plus jeunes l'ignorent peut-être, aussi, soyez patients pendant que je vous raconte une histoire. Depuis plus de deux siècles, cette léproserie de Saint-Barthélemy se dresse hors de la Porte Est de la ville d'Oxford.

«Au temps passé, l'évêque accordait quarante jours d'indulgence ou le pardon de leurs péchés à tous ceux qui prieraient dans la chapelle de Saint-Barthélemy le jour de la fête du Saint Patron, et feraient l'aumône aux lépreux. Mais en ces temps de trouble et de persécution que nous avons traversés récemment, peu d'hommes avaient argent ou pensées à consacrer aux malheureux lépreux. Eux dont les souffrances étaient déjà si grandes ont souffert davantage encore à cause de la dureté des temps... Mais maintenant, mes frères, la roue de la fortune qui rend joie et prospérité aux hommes qui les avaient crues perdues à jamais nous a de nouveau remis

sur le bon chemin et a rendu à notre ville cette bénédiction qu'est la paix. Il nous a donc semblé juste, à nous membres de l'université, de ne pas oublier les affligés au milieu de notre bonheur et nous avons restauré cette fête de la Saint-Barthélemy.

« Mais d'autres temps, mes frères, amènent d'autres réflexions, et nous ne croyons plus que le pardon des péchés peut s'acheter avec de l'or : par le repentir seulement. Cependant nous pensons avec nos ancêtres que la résurrection glorieuse du printemps peut trouver un écho dans le cœur des hommes et nous pensons que l'hymne de louanges que notre joie nous fait chanter devrait s'accompagner de charité... Aussi avons-nous choisi le 1^{er} mai pour célébrer cette fête. Aussi parmi les fleurs de l'autel avons-nous placé un vase d'or pour les aumônes... Mes frères, si vous aimez le printemps, si vous regardez au-delà des épreuves de la vie vers la résurrection et l'immortalité, souvenez-vous de ceux sur lesquels le fardeau de la nature mortelle pèse lourdement. Déposez avec joie vos pièces d'argent dans cette coupe d'or, déposez avec contrition vos péchés au pied de Dieu.

Il se retourna pour déposer son offrande dans le vase puis se tint près de l'autel pendant que la confrérie se pressait pour suivre son exemple. Les Agrégés et les étudiants d'abord, les citadins et les petits enfants ensuite. Quand les Agrégés furent retournés à leurs places, ils commencèrent à chanter une antienne à cinq voix. Leur musique accompagnait les doux bruissements des robes de soie et le piétinement des enfants, tandis que l'assistance allait et revenait sur les fleurs parsemées, laissant ses pièces d'argent dans la coupe d'or et ses péchés au pied de Dieu.

Et alors ce fut le tour de ceux qui se trouvaient dehors de monter vers l'autel et une vague de désespoir engloutit Faithful. Il avait bien sa pièce d'argent, celle que la gitane lui avait donnée pour se loger et se nourrir, mais il se rendit compte

avec horreur qu'il était le seul de l'assemblée à ne pas être bien habillé... le seul, excepté ces lépreux de l'autre côté... il jeta un regard sur les lanières crasseuses qui retenaient ses chaussures et il souhaita être mort. Il eut l'impression que tout le monde le fixait, en se demandant depuis quand il ne s'était pas lavé, et venant lui-même à y penser, il fut incapable de se rappeler... de toute façon il y avait bien des mois que cela ne lui était pas arrivé. Il souhaita que le sol s'entrouvrît pour pouvoir rentrer sous terre, mais le sol refusa de lui rendre ce service et il dut marcher le long de la nef, glissant sur les fleurs, le visage cramoisi de honte avec ses chaussures qui faisaient flic-flac, comme les pattes palmées d'un canard malgracieux. Tout le monde le regardait et il y eut même quelques rires étouffés, il crut voir l'espace de quelques pas qui s'ouvrait devant lui s'étirer en lieues. Il avait été changé en un petit insecte rampant dans une plaine immense, un objet de dérision pour le monde entier.

Il leva les yeux, l'homme si grand qui se tenait à côté de l'autel le regardait avec une intensité étrange, comme si Faithful avait pour lui quelque signification spéciale; il y avait de l'amusement dans ce regard, de la compassion, de l'admiration et de l'encouragement. D'un seul coup, Faithful cessa d'être honteux et effrayé. Il regarda cet homme dans les yeux et il avança vers lui sans plus d'effort qu'une aiguille attirée par un aimant. Quand il atteignit l'autel et avança la main pour mettre sa pièce d'argent dans le vase, leurs yeux se rencontrèrent et le personnage se pencha vers lui pour lui murmurer: «Attends-moi dehors, mon fils.» Brusquement Faithful comprit qui était cet homme... L'ami qu'il devait rencontrer à la porte de la ville... Il se sentit fort comme un lion, fléchit le genou devant l'autel, puis retourna à sa place à côté de la porte en traînant des pieds sur les cardamines et les boutons d'or.

L'office se termina sur un autre psaume et la bénédiction, et

Faithful se leva afin d'attendre l'orateur quand il quitterait la chapelle... Mais il avait compté sans l'exubérance des fidèles un jour de 1^{er} mai... Contraints, au beau milieu de la célébration païenne de la fête de Flore, à rester assis sans bouger, à voir leurs consciences, leur pitié réveillées, quand ils furent en liberté ils eurent une violente réaction. Ils sortirent de la chapelle et se jetèrent sur la foule au-dehors, en criant et chantant. Leur charité les poussait à crier le plus fort possible et le désir de se libérer du souvenir même des lépreux à la fenêtre leur donnait des ailes. Faithful fut entraîné comme une feuille morte au fil de l'eau. Il s'y entendait bien à donner des coups de pied et de griffes, mais aujourd'hui avec l'estomac vide, les pieds en sang, dans l'agitation de ses émotions, il ne lui restait plus aucune force. Un jovial apprenti lui saisit un bras, et un étudiant s'empara de l'autre, une fille potelée lui donna une telle tape dans le dos qu'il en perdit presque le souffle, et ses faibles protestations se noyèrent dans la gaieté générale. Il eut l'impression qu'une énorme vague l'avait englouti, le noyant dans une mer de couleurs et de chansons... et il sombra dans la foule comme un homme qui se noie.

V

Pendant ce temps-là, Gervas Leigh, prêtre et émigré rapatrié, chanoine de Christ Church et l'un des érudits les plus illustres de son temps, était au soleil à la porte de la chapelle et jetait autour de lui des regards anxieux. Il était entouré des agrégés du nouveau collège qui avaient rétabli cette cérémonie du 1^{er} mai pour venir en aide à l'hôpital de Saint-Barthélemy. Ils lui demandèrent poliment s'il avait perdu son chapeau... En effet, Gervas Leigh perdait tout ce qui n'était pas attaché

à son corps par une ficelle, l'habitude de se détacher des objets matériels étant l'une des premières qu'acquièrent les hommes en devenant des saints. « Un enfant, marmonna-t-il avec distraction, j'ai perdu un enfant. »

Les agrégés du nouveau collègue haussèrent les épaules et regardèrent autour d'eux. Quelques-uns, se rappelant le succulent petit déjeuner de bœuf et de bière qui les attendait au nouveau collègue regrettèrent d'avoir invité Gervas à présider leur office ce matin. Sa belle voix et sa présence étaient sans aucun doute un atout dans n'importe quelle cérémonie religieuse, mais tout ce temps perdu pour lui mettre la main dessus et le faire rentrer était un sérieux inconvénient.

– Quelle sorte de garçon ? demandèrent-ils poliment. Il y avait tant de garçons ce matin ! Une bonne centaine sinon plus. Était-ce un de ses enfants ?

– Non, pas un de mes enfants, répondit le chanoine Leigh, scrutant de son regard de myope un rosier – c'était simplement un garçon étrange qui l'avait attiré et qu'il voulait voir davantage : Un garçon de petite vérole et aux cheveux comme du chaume.

– Oh ! ce garçon ! dirent les agrégés avec dégoût, car ils avaient remarqué parmi eux la présence d'un Faithful peu lavé, et l'avaient déplorée.

Sans doute était-il retourné à l'endroit d'où il était venu. Dans tous les cas, pris comme ils l'étaient par leurs travaux académiques, il fallait rentrer vite à Oxford et le déjeuner était plus important qu'une battue aux environs à la recherche d'un vagabond échappé qui ne valait probablement pas mieux que sa mise.

Mais le chanoine Leigh n'entendait pas être détourné de ses recherches.

– Je lui ai dit de m'attendre, dit-il – et il insista pour faire le tour de la chapelle, regardant derrière chaque arbre, demandant à l'hôpital si Faithful ne s'y était pas caché.

Les agrégés, ne voulant pas laisser le doyen de l'université poursuivre seul sa chasse au vagabond, le suivirent tristement et leur arrière-garde fouillait à contrecœur les buissons. Vraiment Gervas Leigh faisait beaucoup de bruit pour des bagatelles... Il voyait les choses comme un émigré, comme un homme qui a souffert des contrastes de la vie, la persécution et la paix, l'exil et la sécurité, le dénuement et le confort; ses nerfs ne lui permettaient pas d'adopter la paisible attitude de ceux qui n'ont souffert qu'en imagination... Néanmoins, malgré eux, la tristesse silencieuse de cet homme les touchait, et quand finalement il abandonna sa recherche et ouvrit la marche vers Oxford et le déjeuner retardé, ils le suivirent avec une mine funèbre tout à fait déplacée pour un 1^{er} mai... C'était là le pire avec Gervas Leigh : l'intensité de ses sentiments était telle qu'il entraînait tout le monde dans le cercle de ses émotions. C'était le secret de son emprise sur les hommes, mais pour des hommes à l'esprit indépendant ou d'une opinion différente, c'était gênant... Les Agrégés étaient très ennuyés et parlaient peu.

Le chanoine Leigh attristé par cette disparition ne parlait pas du tout. Ce garçon lui était apparu dans la chapelle d'une façon qu'il n'oublierait jamais. Il s'était levé pour adresser la parole à ses fidèles et soudain il avait ressenti une de ces impressions de détresse qui surgissent de la nuit comme des voleurs devant les hommes de son tempérament. Il avait reporté son regard de la foule heureuse et prospère dans la chapelle sur les lépreux maudits de l'autre côté des fenêtres. Une fois de plus il s'était trouvé face à face avec cet odieux fait de la souffrance humaine et comme toujours il avait fléchi sous son poids. Après un moment d'abattement il s'était ressaisi, pour regarder en face cette énigme terrifiante et pour tâcher de passer outre, mais le sentiment de son impuissance ne l'avait pas lâché... Car il lui semblait que la souffrance élevait une barrière entre les Heureux et

les Malheureux comme ce mur de pierre dans la chapelle qui séparait les malades des autres gens. Les heureux pouvaient s'affairer avec leur plat à offrandes et leurs pièces d'argent, ils pouvaient jeter par la fenêtre un regard de pitié et de peur, ils pouvaient se féliciter de leur générosité, mais un homme sur mille était capable d'abattre ce mur pour s'unir volontairement à ceux du dehors. Or, en dépit d'une vie entière d'efforts, Gervas Leigh considérait qu'il n'y était pas encore parvenu... sa robe chaude et neuve lui semblait un manteau de feu tant son corps bien nourri avait brûlé de honte, et quand il avait commencé à parler et qu'il avait entendu sa propre voix, elle lui avait semblé celle d'un autre, étrangère, artificielle, et il l'avait détestée. Dans son imagination la foule aux couleurs vives avait changé, elle avait pris les couleurs de la vieillesse et de la mort. Rien ne pouvait empêcher cela... Il ne pouvait rien faire d'autre que d'être là, debout dans sa robe douillette, parlant de sa voix savante. Sa douleur l'avait presque terrassé, tandis qu'au fond de son âme il priait pour trouver quelque chose à faire en dehors des paroles.

Alors il avait eu le brusque sentiment d'un écho dans la foule. Un contact s'était établi avec quelqu'un de présent. Comme tous les orateurs et les prédicateurs, il connaissait ces moments-là. Le mot qu'il avait dit ou peut-être pensé seulement avait pénétré, peut-être avait-il touché la conscience de l'auditoire en bloc, ou le cœur d'une seule personne... Cette fois Gervas Leigh savait que c'était une personne seulement. La foule qu'il avait sous les yeux avait fondu, s'était évanouie, laissant un seul être comme la personnification de la douleur, un garçon laid et haillonneur, dont le visage reflétait la souffrance. En un éclair il chassa cette souffrance, forçant sa voix à avoir un timbre joyeux, réaffirmant mentalement sa foi en la résurrection de tout ce qui est beau et fort, faisant même un geste des mains comme pour les montrer aux malades,

en symbole de cette résurrection, et il vit la figure de l'enfant s'éclairer et briller...

Pêcheur qu'il était d'avoir permis à sa tristesse de durer assez longtemps pour attrister son prochain... en réparant le mal fait à cet enfant, il trouverait une réponse à sa prière. Mais l'enfant avait disparu, et avec lui avait disparu cette occasion de diminuer la somme de souffrances du monde. Tandis qu'il rentrait à Oxford avec ce boitillement qui forçait son corps à traîner d'une manière si irritante derrière son esprit impétueux depuis qu'il avait été soumis à la torture au temps de la reine défunte, le soleil se voila soudain, et dans les prairies le jaune des fleurs nouvelles s'évanouit à sa vue.

VI

Pour Faithful au contraire le soleil et les fleurs brillaient de tout leur éclat. Après s'être laissé entraîné par la foule dans un état de demi-conscience, il avait repris ses esprits, d'un coup il se dégagea des garçons qui le tenaient et sortit du gros de la troupe, pour voir de quel côté ils allaient. Il était si excité que sur le moment il oublia qu'il avait perdu son ami de la chapelle.

Ils marchaient vers la ville à travers champs. Cet Oxford qu'il avait vu des sommets de Shotover se dressait maintenant devant lui : ce n'était plus la ville en miniature qui aurait tenu dans le creux de sa main, mais elle était là, majestueuse dans toute la réalité de sa vraie grandeur. Les tours et les flèches – plusieurs d'entre elles encore neuves et blanches – se dressaient sur le ciel bleu et sur les nuages dorés du jeune matin avec une sorte de fierté, elles semblaient se croire aussi belles que cet or et ce bleu du ciel auquel s'opposait leur blancheur.

Les vieux remparts ceignaient toujours la ville pour la protéger, ils paraissaient ne faire qu'un avec la terre, rudes et gris comme le roc naturel, bruns et verts comme des champs et ses prés; au contraire les tours et les flèches appartenaient au ciel, formées de ses vapeurs mêmes et soufflées en formes aériennes par les vents. La rivière coulait le long des tours et des murailles, et les prairies pailletées de cresson, de boutons d'or et de soucis d'eau déferlaient sur la ville comme les flots verts de la mer.

Près du pont qui enjambait la rivière, en dehors des murs, une grande tour montait très haut au-dessus du pâti de maisons qui formaient le collège. Sa tête et ses épaules dominaient les autres tours avec une beauté incomparable. Élégante et fine, et cependant très puissante, avec sa base très simple qui reposait fermement sur la terre et son beffroi orné qui découpait sur le ciel sa silhouette ailée, elle se dressait à côté de la Porte Est, comme l'ange gardien de la ville. Faithful pensa qu'aussi longtemps que la tour Magdalen serait là, aucun mal ne pourrait atteindre Oxford.

On célébrait le 1^{er} mai dans la ville aussi bien qu'au-dehors, et quand Faithful passa sous la Porte Est, les cloches sonnaient à toute volée. «J'arrive dans une heure heureuse», pensa-t-il, et bien qu'il sût que les carillons n'étaient pas pour lui il sourit de plaisir.

À l'intérieur des murs c'était une scène de désordre indescriptible. Les danseurs mauresques s'étaient emparés de la Grand-Rue. Ils étaient descendus à la Porte Est pour entendre au sommet de la tour Magdalen les chanteurs accueillir le 1^{er} mai, et ils s'apprétaient à danser autour de la cité. Faithful eut l'impression que tous les habitants qui n'étaient pas sortis pour aller à Saint-Barthélemy devaient être rassemblés dans la Grand-Rue, et maintenant que la foule de Saint-Barthélemy s'y était ajoutée, on pouvait à peine respirer. Il eut vaguement conscience d'une rue qui montait doucement en lacet

vers le cœur de la ville, une rue qui, sans se préoccuper des gens pressés, prenait tout son temps. En l'honneur de cette journée, le ruisseau du milieu avait été à peu près balayé et la pluie tombée la nuit précédente avait nettoyé le pavé. De chaque côté de la rue il y avait des maisons à pignon avec une charpente en chêne qui avait pris une agréable teinte grise à force d'être exposée à tous les temps, les étages supérieurs avançaient sur les étages inférieurs et s'inclinaient d'une façon très amicale. Aujourd'hui une branche d'aubépine était suspendue à la porte d'entrée de chaque maison et à chaque fenêtre on voyait se pencher les têtes des vieilles grands-mères et des petits enfants qui n'avaient pas osé se mêler à la foule de la rue.

Au milieu de cette masse de gens passaient les danseurs mauresques dans leurs habits vert printemps, avec des clochettes accrochées aux bras, à leurs jarretières et à leurs chausses, et des mouchoirs de couleur à la main. Ils étaient escortés de leurs tambours, de leurs joueurs de flûte, et des immortels héros et héroïnes du 1^{er} mai : Robin des Bois, Petit-Jean, Frère Tuck, la Jeune Marion, la Reine des Jeux de Mai, le Bouffon, le Cheval de Bois et le Dragon. Ils venaient d'achever une danse et ils buvaient de la bière tout en se bourrant de pommes et de gâteaux que les citadins leur jetaient en riant : un gâteau destiné au Dragon passa au-dessus de la tête de Faithful, il sauta, l'attrapa, et se le fourra dans la bouche avec la voracité d'un gamin qui n'avait pas mangé depuis près de dix-huit heures. Le Dragon rejetant son masque se dressa sur ses pattes de derrière et tomba sur Faithful avec un rugissement de rage. Ils roulèrent sur les pavés, tandis que la foule criait au-dessus d'eux.

Tout à coup, Faithful se retrouva sur ses pieds, accroché à la queue du Dragon, grimant la Grand-Rue en vacillant. Il s'était bien cogné la tête et d'abord il en vit trente-six chandelles, puis il se rendit compte que lui et le dragon étaient

tout au bout de la procession et que devant eux les danseurs mauresques montaient vers la ville en dansant. Il pouvait apercevoir le vert de leur costume se faufiler à travers les pourpoints de fête et les robes à paniers cramoisies, rouges, roses, pourpres, azur et or. Les cloches sonnaient à toute volée, les flûtes sifflaient, les tambours roulaient dans un bruit de tonnerre et une centaine de gais mouchoirs flottaient dans l'air bleu.

«Je suis arrivé dans une heure heureuse», pensa à nouveau Faithful et il lui sembla que les cloches étaient l'écho de sa pensée. «Une heure heureuse, sonnaient-elles. Une heure heureuse. Entrez... Entrez... Restez longtemps.»

CHAPITRE II

UNE MÉNAGÈRE ACTIVE

I

Faithful était encore à la chapelle Saint-Barthélemy quand une petite fille et un chien, profondément endormis dans un lit à Christ Church ouvrirent les yeux au jour nouveau. Pippit, le lévrier italien, s'éveilla le premier. Il savait fort bien que l'aube était là. Le grand lit à colonnes où il avait dormi avec deux autres petits chiens et trois petites filles avait des rideaux épais. À l'intérieur il faisait presque aussi noir qu'en pleine nuit, mais Pippit sentait l'aube comme une démangeaison sous la patte et un pinçon au bout de sa queue. Son corps mince était si serré entre les corps potelés de Meg et Joan qu'il ne pouvait pas bouger, mais il tourna la tête sur l'oreiller et lécha très délicatement le menton de Joan.

Joan soupira, s'agita, se réveilla et s'assit avec précaution pour ne pas déranger les autres, car elle et sa sœur jumelle étaient les plus jeunes de la famille et on les corrigeait si elles étaient insupportables... les jeunes enfants, au XVI^e siècle, savaient se tenir à leur place.

« Couché, Pippit », murmura-t-elle, et elle le ramena dans ses bras, le tenant bien serré contre sa poitrine. Le chien, étouffant, les yeux hors de la tête, ne fit pas un bruit, car lui aussi serait corrigé s'il était insupportable.

Dehors, dans le jardin, un rouge-gorge lança une note claire comme la trompette d'une fée. Joan et Pippit frissonnèrent

ensemble. Ils étaient d'âge, Joan ayant cinq ans, et Pippit un an, à comprendre tout ce qu'un jour nouveau contient de mystérieux prodiges. Et cette aube-là semblait particulièrement prometteuse d'aventures. En dehors du lit sombre, il semblait à Joan que le monde venait à l'assaut des rideaux comme si elle était un petit animal marin dans sa coquille, et que le flot montait pour la chercher et l'emmenner dans des lieux inconnus et merveilleux.

Elle osa tirer le rideau à côté d'elle, un rayon de lumière passa par la fente et coupa l'obscurité comme une épée d'or. Ce devait être une épée magique, pensa Joan, trop jolie pour appartenir à cette terre. Elle la toucha du bout du doigt mais ne sentit rien du tout. Pippit, lui, la renifla, et découvrit à sa stupéfaction qu'elle n'avait aucune odeur... ce qui l'ennuya fort, car il s'était attendu à lui trouver une odeur de lapin... mais si elle n'avait ni consistance ni parfum, elle avait la couleur douce d'une lanterne, ce qui permit à Joan de constater que les autres s'étaient tirés des dangers de la nuit et qu'ils étaient toujours là.

Ils étaient rangés comme des sardines dans une boîte. Joan et Meg reposaient à un bout du lit, avec Pippit entre elles deux. À l'autre bout du lit, il y avait Grace, âgée de treize ans, avec Posy et Spot, deux chiens bâtards, tachetés et grassouillets, un de chaque côté. Ils dormaient tous parfaitement, les chiens ayant été dressés à rester immobiles sous les couvertures avec la tête sur l'oreiller, et pendant les longues nuits d'hiver si froides, les six petits corps se tenaient chaud mutuellement.

Meg et Joan étaient aussi rondes, roses et fermes que des pommes, avec des cheveux raides, couleur de miel, et des yeux bleu-véronique. Grace, bien qu'elle fût aussi potelée et solide que ses sœurs, avec des yeux aussi bleus, avait un joli visage rose et rond encadré par des cheveux bruns légèrement frisés et ses longs cils noirs lui faisaient comme de délicats éventails

de plumes. Joan qui l'observait pensa qu'elle était vraiment jolie quand elle dormait et même que c'était ainsi qu'elle était le mieux, car Grace éveillée était une jeune personne au caractère décidé avec des idées très nettes sur l'éducation des sœurs cadettes... Mais néanmoins, elle fut très contente que Grace soit encore en vie, et elle espéra que sa sœur aînée Joyeuce, et son petit frère Diccon, qui dormaient dans un autre lit à colonnes avec le chat de la maison, étaient toujours vivants eux aussi.

Ces enfants n'avaient pas de mère, car Mrs Leigh était morte quatre ans auparavant, peu après la naissance de son huitième enfant, son quatrième fils, le petit Diccon. Joyeuce, la fille aînée, était restée seule à l'âge de douze ans, pour élever de son mieux trois sœurs et quatre frères... et la pauvre Joyeuce n'avait pas l'esprit pratique.

Pourtant elle s'était donné tant de mal qu'à présent, à l'âge de seize ans, on la considérait comme une des meilleures maîtresses de maison d'Oxford, et cela dans une ville et à une époque où les maîtresses de maison défiaient toute comparaison : ses jeunes frères et sœurs étaient aussi bien élevés que possible étant donné les circonstances.

Ces « circonstances » comprenaient un père, Gervas Leigh, chanoine de Christ Church, dont l'érudition et la piété étaient très grandes, mais dont le bras manquait de fermeté quand il s'agissait d'administrer le fouet à ses rejetons, et une grand-tante terrifiante, Dame Suzanne Cholmeley. Elle vivait avec eux pour une raison inconnue de Joyeuce, et son caractère tyrannique, sa curiosité insatiable, alternant avec des crises d'indulgence, ne pouvaient en rien aider Joyeuce à élever ses frères et sœurs... Sa mère lui manquait plus que personne ne pouvait le comprendre.

Un merle, une grive, une mésange et un roitelet répondirent au rouge-gorge, lui souhaitant le bonjour et se joignant à lui pour prier ce dieu qui les avait créés. À chacun des quatre

coins du lit, où les rideaux ne joignaient pas tout à fait, il y avait maintenant une épée de lumière dorée. Meg en se réveillant vit distinctement les quatre grands anges qui se tenaient debout contre les colonnes sculptées du baldaquin, tenant ces épées. Elle vit leurs ailes immenses qui atteignaient le plafond, leurs yeux fixes et le sourire sur leurs lèvres, puis elle fut assez sotte pour se frotter les yeux et se réveiller tout à fait, et il ne resta plus que l'intérieur du lit, ses sœurs et les chiens... Banal, bien sûr, mais riche d'une douce familiarité... avant qu'elle ait eu le temps de se souvenir qu'elle ne devait faire aucun bruit elle leur avait donné un bon coup à chacun avec de petits cris de plaisir et d'extase, et elle avait retourné le lit sens dessus dessous dans un fouillis de jambes et de pattes, d'aboiements et de cris aigus. Joyeuce fut tirée brutalement de son sommeil, la journée commença, comme d'habitude chez les Leigh, dans l'agitation.

– Les enfants, restez tranquilles ! cria Joyeuce bondissant hors de son lit et courant pieds nus vers eux. Restez tranquilles, vous allez réveiller Diccon !

Trop tard ! un rugissement éclatant et soutenu annonça chez Diccon le retour à la vie, à sa force et à ses pensées, tandis qu'un coup sur le mur de la chambre voisine montrait que Grand-Tante avait été dérangée et qu'elle soulignait ce fait à l'aide de sa canne... et quand Grand-Tante était dérangée très tôt le matin, le reste de la journée était un cauchemar pour Joyeuce... Elle ouvrit les rideaux, tira les jumelles de leur nid chaud, releva leur petite chemise de nuit brodée et les corrigea d'importance.

Elles ne poussèrent pas un cri et la joyeuse placidité de leurs figures rondes ne s'altéra pas, car elles avaient été fouettées si souvent que leur petit derrière était tout à fait endurci, et puis on leur avait tellement dit que les fessées menaient au ciel qu'elles le croyaient et elles désiraient ardemment aller au ciel. Tout compte fait, d'après tous les récits qu'elles avaient

entendus, c'était un endroit plus confortable que l'enfer pour y passer l'éternité.

– Maintenant que vous êtes réveillés vous pouvez tous vous lever, dit Joyeuce. Il fait grand jour et quand il fait grand jour un 1^{er} mai, il est temps de se lever pour se mettre au travail.

– Comment, c'est le 1^{er} mai? s'écria Joan.

– Et père ne nous a pas emmenées avec lui à Saint-Barthélemy, dit Meg.

C'était là leur grand motif de plainte. On permettait aux autres enfants d'aller à Saint-Barthélemy avec leurs fleurs ou d'attendre l'aube à la tour Magdalen, mais elles, la crainte ridicule que leur père avait des courants d'air et des maladies les forçait à rester dans leur lit pendant ces heures glorieuses d'un matin de mai.

– Méchant homme, égoïste et cruel! dit Joan avec entrain.

– C'est un ogre, ajouta Meg. Un ogre qui maltraite les petits enfants.

S'il n'était pas dans les usages de l'époque que les enfants expriment ouvertement la candide opinion qu'ils avaient de leurs parents, ils se rattrapaient en le faisant dans l'intimité.

– Vous osez parler ainsi de votre père, vilaines petites filles, cria Grace bondissant hors de son lit avec indignation. Attendez que je vous attrape!

Les jumelles prirent leur course et firent un saut de côté sur le plancher jonché d'herbes, avec des cris de joie, en prenant soin de ne pas se laisser rattraper par Grace, qui pouvait les corriger plus fort même que Joyeuce. La chambre était assez grande pour leur permettre de s'échapper, car elle occupait toute la largeur de la maison avec une fenêtre donnant sur le jardin et l'autre sur la cour du collège. Des tapisseries, exécutées il y a bien longtemps par la grand-mère, la grand-tante, la mère, les tantes et les sœurs du chanoine Leigh, couvraient les murs. Elles avaient été conçues pour élever l'esprit aussi bien que pour réjouir les yeux et représentaient Adam priant

Dieu dans le jardin de l'Éden, dans la fraîcheur du soir, Ruth dans les bras de Noémi, et le petit Moïse dans les joncs. Les fleurs d'Angleterre, fleurs de printemps, d'été et d'automne, toutes mélangées, remplissaient le jardin du paradis terrestre. Ruth et Noémi s'acheminaient vers la terre promise de Judée vêtues de robes à paniers qui mesuraient des pieds et des pieds de tour. Le berceau de bois dans lequel Moïse reposait était sculpté dans le plus riche style élisabéthain. La fumée des feux d'hiver et les soleils de nombreux étés avaient fait passer les teintes : vives jadis, maintenant elles étaient aussi douces que les couleurs d'une gorge de pigeon. Les lits et les coffres où les enfants rangeaient leurs vêtements étaient aussi richement sculptés que le berceau de Moïse ; les rideaux de lit étaient vert olive, brodés de myosotis. Il n'y avait pas d'autres meubles, et pas de tableaux ou d'ornements pour distraire l'esprit de la beauté de ces lits et de ces coffres ou de la magnificence de ces tapisseries.

La domesticité des Leigh consistait en deux personnes seulement, Dorothy Goatley et Diggory Colt. Ni Dorothy ni Diggory n'avaient le temps de courir à travers la maison avec des pots d'eau et des bassines pour que les gens se lavent à la manière moderne, aussi les enfants se lavaient-ils – et encore s'ils le faisaient – au puits, au milieu de la cuisine.

Les jumelles se sauvèrent de nouveau vers leur lit, retirèrent la lavande et le romarin accrochés entre leurs doigts de pied, tirèrent un peu le rideau et se mirent en devoir de s'habiller. La maison manquait de couloirs, chaque pièce ouvrant sur l'autre, et on n'était guère chez soi dans les chambres. Le grand lit à colonnes servait donc de cabinet de toilette aussi bien que de couche, et la toilette s'accomplissait derrière les rideaux tirés. Pour accéder à la chambre des fillettes, il fallait traverser celle de Grand-Tante. La vieille dame avait la fâcheuse habitude d'entrer brusquement et de faire des commentaires défavorables sur leurs personnes et leurs vêtements,

aussi prenaient-elles grand soin de mettre leurs jupons et leurs bas de grosse laine grise à baguette grenat bien à l'écart, retirés à l'intérieur des lits. Quand ces vêtements étaient mis, elles sortaient et s'aidaient mutuellement à enfiler la robe toute simple de laine bleu marine filée à la maison qu'elles portaient le matin avec une collerette et un bonnet de batiste fine, un tablier bordé de dentelle et leur alphabet suspendu à la ceinture. Joyeuce et Grace faisaient elles-mêmes leurs habits de tous les jours. Elles filaient la laine, la teignaient et la tissaient, elles faisaient aussi la dentelle qui bordait les collerettes et les bonnets.

Joyeuce s'habillait avant de vêtir Diccon. Elle aurait été jolie si elle n'avait pas été l'aînée de huit enfants. Elle était grande, élancée, avec de jolies mains et de jolis pieds. Ses cheveux partagés par une raie et modestement cachés sous son bonnet ne frisaient pas, ils avaient la même couleur de miel que ceux des jumelles, mais ses yeux étaient d'un bleu si sombre qu'ils paraissaient presque violets, ses cils et ses sourcils bruns comme ceux de Grace formaient et donnaient un intérêt étrange à ce curieux petit visage pointu. Mais le fait d'être l'aînée de huit avait un peu enlaidi Joyeuce. Un froncement de sourcil soucieux ridait perpétuellement son front, ses lèvres dessinaient une ligne trop sévère, et sa silhouette qui aurait dû être parée de la grâce de l'enfance était toujours raidie pour faire face à tout ce qu'on exigeait d'elle depuis l'instant où elle se réveillait jusqu'au moment où un sommeil compatissant retirait le fardeau de ses épaules et la laissait libre de courir, de chanter et de danser dans un monde de rêves où il n'y avait pas de jour de lessive et pas de grand-tante, et où elle retrouvait sa maman.

Diccon ne pensait jamais que la vie est un fardeau. S'il tenait un peu des Leigh, il venait du côté heureux de la famille, du côté de sa mère qui était morte en souriant, murmurant à son mari terrassé par le chagrin que mourir en donnant

naissance à un bébé était la façon la plus agréable de mourir. «Une vieille vie contre une neuve, avait-elle dit, un bon échange.»

Mais si Diccon avait l'optimisme de Mrs Leigh, il ne ressemblait à personne. Sa tête était couverte d'une toison de boucles serrées, noires avec un reflet rouge, et ses yeux étaient vert foncé. Son petit visage brun était tavelé de taches de rousseur dont Joyeuce essayait de le débarrasser en lui baignant le visage avec de la rosée. Mais plus elle lui appliquait de rosée, plus il avait de taches de rousseur, si bien que maintenant à l'âge de quatre ans, il n'y avait pas la place d'une tête d'épingle entre une tache et une autre. Joyeuce qui l'aimait passionnément tout en déplorant ses méchancetés priait pour lui chaque fois qu'elle pouvait prendre quelques instants sur la cuisine, le lavage, le repassage et le raccommodage. Le chanoine Leigh passait des nuits entières à prier, demandant au Tout-Puissant de corriger les mauvais penchants de son plus jeune fils.

Diccon était si méchant que Grand-Tante avait exprimé l'idée effrayante qu'il n'était pas réellement un enfant de la famille, mais qu'il y avait eu un échange. Mrs Leigh était morte laissant son fils hurlant de faim et ses cris étaient si aigus que l'on avait dû engager une nourrice avec plus de hâte que de discernement. C'était une gitane, une splendide créature aux yeux noirs. Elle était entrée dans la maison la tête haute, ses haillons aux couleurs vives flottant autour d'elle comme le manteau d'une reine, en tenant son propre enfant négligemment dans un pli de son vêtement. Elle était restée quatre jours à fredonner d'étranges chansons aux deux bébés couchés dans une béatitude totale, un sur chaque bras, puis elle était partie brusquement, emportant un des bébés et toutes les cuillères. On avait engagé une autre nourrice, une jeune veuve qui avait perdu son enfant, cette même Dorothy qui était encore avec eux... Mais dès le premier jour, elle

avait eu de sérieuses appréhensions au sujet de Diccon... « Il tétait, disait-elle, avec une voracité choquante chez un petit chrétien. »

Diccon n'avait pas du tout pleuré à son baptême, ce qui indiquait que le démon n'avait pas entièrement quitté son âme, et quand l'eau avait touché son front, il avait donné des coups de pied d'une manière fort brutale... Dans l'après-midi qui avait suivi son baptême, alors qu'il se rattrapait de son silence du matin par un étalage de méchanceté jusqu'ici inconnu dans la famille Leigh, Grand-Tante avait hasardé la suggestion qu'il n'était pas un de leurs enfants.

– S'il était l'enfant de cette gitane, il aurait des yeux noirs comme les siens, avait dit la pauvre Joyeuce tandis qu'elle marchait de long en large dans le salon avec le bébé hurlant dans les bras.

– Qui sait même si l'enfant qu'elle a amené était le sien ? rétorqua alors Grand-Tante. Nous ne savons pas qui c'était, continua-t-elle d'un air de mauvais augure.

Et de fait, au fur et à mesure que Diccon grandissait en taille et en méchanceté, un bon nombre d'attributs de contes de fées se développaient chez lui. Il y avait ses yeux verts qui dansaient par exemple, et ses oreilles pointues du bout, la façon qu'il avait de tomber et de rouler en tous sens sans jamais se faire mal, les vilains tours qu'il jouait et le bruit effrayant qu'il pouvait faire, un bruit hors de proportions avec sa taille, et puis, contrastant avec tout cela, ces petites manières douces et tendres qu'il avait d'accourir brusquement pour grimper sur vos genoux, de se blottir tout contre vous avec sa tête bouclée, de vous caresser la joue de sa main. Il restait généralement ainsi cinq minutes, roucoulant comme une tourterelle, et tout d'un coup détournait la tête et mordait très fort la main caressante. Ses dents de lait étaient blanches comme des perles, pointues comme ses oreilles, incroyablement acérées. Son dos était taché de trois grains

de beauté en triangle, marque, disait Grand-Tante, que les fées réservent à leurs protégés.

Pourtant le chanoine Leigh et Joyeuce refusaient de croire que Diccon avait été changé lors de son temps de nourrice. Il avait, pensaient-ils, absorbé une certaine sauvagerie avec le lait de la gitane, mais il n'en était pas moins leur enfant chéri, et avec la prière et la grâce de Dieu il se débarrasserait de cette méchanceté. Le rugissement avec lequel Diccon avait accueilli l'aube fut bref. Il hurlait toujours aux moments de transition : entre la nuit et le jour, entre manger et ne plus manger, mais cela ne durait jamais longtemps. Le bruit qu'il faisait était tout simplement la fanfare de trompettes qui annonce à ses sujets qu'une Altesse Royale a maintenant une occupation différente de celle de l'instant d'avant.

Ayant annoncé son réveil, il ferma brusquement sa petite bouche rouge et se précipita à quatre pattes au fond du lit où il s'assit pour arracher du rideau avec ses petits ongles pointus un œillet brodé... Il travaillait à cet œillet depuis une semaine et avait presque fini. Quand on découvrirait ce genre d'activité il serait bien battu, mais il se moquait des coups. S'il avait réellement des nerfs, ils étaient d'acier, et ne l'incommodaient jamais.

À côté de lui était assis Tinker, le chat, qui le surveillait gravement avec un lent mouvement de sa queue d'un côté à l'autre. Tinker était noir avec des yeux aussi verts que ceux de Diccon. C'était son compagnon inséparable. Ils faisaient tout ensemble et paraissaient avoir une grande affection l'un pour l'autre bien qu'ils se fissent mutuellement souffrir d'une manière honteuse. Diccon traînait Tinker par la queue tout autour du jardin, lui enlevait ce qui lui revenait de droit – ses souris – l'ensevelissait dans la terre quand il jouait à exécuter le traître de Tyburn, le jetait au fond du puits quand il jouait l'épisode de Joseph avec ses frères. Une centaine de fois, on avait sauvé Tinker à deux doigts de la mort sans que

son amitié pour Diccon fût ébranlée pour cela, mais il se vengeait bien... le visage et les mains de Diccon n'étaient qu'un réseau d'égratignures. Une fois même, l'enfant avait failli mourir d'un empoisonnement du sang, Tinker l'ayant mordu immédiatement après avoir pris quelques friandises sur le tas d'ordures du doyénné...

C'était de mauvais augure, répétait Grand-Tante, que cette amitié entre l'enfant et le chat... car les sorcières ne s'associent-elles pas avec des chats noirs?... On ne pouvait nier que Tinker s'était introduit dans la maison des Leigh le jour où la gitane était arrivée, débouchant de la cour tout dégouttant d'eau et une casserole attachée à la queue.

– Il est temps de s'habiller, Diccon, dit Joyeuce – Diccon lui adressa un de ses charmants sourires à fossettes, sauta du lit et tira sa chemise par-dessus sa tête : Non, non, Diccon ! s'écria Joyeuce avec horreur, et saisissant le petit corps tout nu elle le remonta sur le lit : Vous devez vous habiller derrière le rideau comme un enfant modeste.

Diccon manquait de pudeur. Une de ses escapades les plus horribles s'était produite par une très chaude après-midi en août dernier. Il avait été faire une visite au doyénné sans rien sur le dos. À cette occasion son père l'avait battu, pour la première fois de sa vie, avec le fouet qu'il gardait pour ses fils aînés. Quand on lui avait demandé des explications de sa conduite, il avait répondu à travers ses sanglots, car le fouet lui avait réellement fait mal, qu'il avait eu trop chaud et qu'il aimait le doyen. Prié de ne plus recommencer, il ne s'était engagé à rien.

Diccon était extrêmement plaisant quand il était habillé. Il portait un pourpoint, des culottes et des bas de drap brun, une petite fraise plissée... justement cette fraise qui le gratifiait autour du cou avait causé le regrettable incident de ce mois d'août si chaud.

Aussitôt que les petites filles et Diccon étaient habillés,

Joyeuce frappait à la porte de Grand-Tante et demandait la permission de leur faire traverser sa chambre pour aller se laver les mains et la figure au puits, permission que Grand-Tante accordait avec sa remarque habituelle : «Vraiment, vraiment, pourquoi Dieu a-t-il créé les enfants ? Alors dépêchez-vous, petits malappris.»

Joyeuce restait en arrière pour faire les lits et ranger le désordre. Cela fait, elle tirait le rideau qui fermait la fenêtre sur la cour. Elle attendait toujours le départ des enfants avant de tirer ce rideau, car son père aurait difficilement pardonné si un étudiant passant par là avait vu une des jumelles en jupon... Elle avait aussi une autre raison d'attendre. C'était dans cette maison que d'enfant elle était devenue jeune fille, c'était dans cette maison qu'elle avait aimé, ri, souffert, éprouvé chagrins et peines, et le spectacle de Christ Church et d'Oxford contemplé de cette fenêtre pendant des années comme le cadre de son foyer avait acquis une valeur énorme à ses yeux. Elle aimait être seule quand elle tirait le rideau, tel un connaisseur devant un tableau ou un fidèle devant un autel.

II

Elle le tira, ouvrit la fenêtre à croisillons, et se pencha au-dehors. Elle se levait si tôt que pour elle l'aube était une amie familière et non pas une connaissance de rencontre vue si rarement qu'on s'étonne à son apparition. Elle connaissait toutes les aubes : l'aube dorée d'un beau temps, l'aube grise de la pluie, l'aube de feu et d'indigo d'un temps d'orage. Elle les regardait matin après matin déployer leurs bannières dans le ciel. Elle les aimait, même si l'instant où elles se déroulaient était pour elle un instant de crainte... car chaque jour se

met en marche pour combattre derrière ces bannières, et les forts et les braves aiment le combat, mais les timides, tandis qu'ils bouclent leur armure, ne peuvent empêcher leur cœur de battre... L'aube d'aujourd'hui était celle du beau temps, et sur son oriflamme était brodée une fleur avec un cœur d'or et des pétales bleus. La pelouse de la cour était encore couverte de rosée avec ses pâquerettes et ses boutons d'or bien fermés. C'est maintenant qu'ils ouvriraient leurs yeux et regarderaient le soleil. Alors la cour ressemblerait à la jupe des dimanches de Grace, en soie verte à pois jaunes et argent.

Le côté nord de la cour n'était pas encore construit et de sa fenêtre, la vue au-delà de la prairie s'étendait jusqu'à un buisson d'épines, une écume de boutons de fleurs d'argent. À côté il y avait l'auberge de Peckwater et le collège de Canterbury, puis les toits de la ville, les tours et les flèches montant dans la brume du matin avec une merveilleuse beauté. À sa droite, en se penchant encore, Joyeuce pouvait apercevoir la tour de la cathédrale, surmontée de sa flèche du XIII^e siècle, et à gauche la Belle Porte. Il lui manquait encore son beffroi et Great Tom, la cloche qui devait y être accrochée un jour sonnait maintenant l'heure du haut de la cathédrale. Si la Belle Porte ne pouvait s'enorgueillir d'aucune tour, elle était cependant fort jolie, avec les armes de Henry Tudor disposées de la façon la plus curieuse au milieu de la porte, et celles du cardinal Wolsey enluminées d'émaux et d'or.

Le tout formait un tableau splendide et Joyeuce l'adorait presque.

C'était une rêveuse à qui, jusqu'à présent, les détails de la vie pratique n'apportaient aucune joie... Sa mère lui manquait...

Elle remplissait sa tâche de maîtresse de maison à la perfection, ayant le sens du devoir depuis sa plus tendre enfance, mais elle ne trouvait pas très agréable d'accomplir son devoir. La vie qu'elle désirait semblait toujours lui échapper, être

devant elle ou derrière, mais jamais tout à fait à sa portée. Elle ne savait pas exactement ce qu'elle voulait, elle savait seulement que c'était autre chose que ce qu'elle avait actuellement. La vue qu'elle avait tous les matins sous les yeux était pour elle le symbole de cette vie. Elle était chez elle, au milieu de problèmes difficiles et de corvées fastidieuses, et elle se penchait vers une beauté qu'elle pouvait voir mais non saisir... Pourtant si elle quittait la maison et sortait, foulant le gazon sous ses pieds, touchant l'aubépine d'argent de la main, ses soucis l'accompagneraient, rendant l'herbe humide et froide, mettant des épines parmi les fleurs, et le monde idéal qui avait semblé être juste là dehors reculerait un peu plus loin comme un mirage...

La vie serait-elle toujours ainsi, se demandait-elle? Les choses que les hommes désiraient le plus et pour lesquelles ils luttait les décevaient-elles toujours au moment où ils les saisissaient dans leurs mains?

Devait-on toujours continuer ainsi à chasser un feu follet jusqu'à ce qu'on tombe dans l'obscurité de la mort? Peut-être à la fin se laissait-il attraper, peut-être alors les ombres se dissipaient-elles?

Mais Joyeuce n'en était pas sûre, de toute façon cela semblait très long à attendre. Elle voulait quelque chose d'agréable tout de suite. Elle voulait que la beauté de la terre de l'autre côté de sa fenêtre devienne pour elle quelque chose de plus qu'un tableau peint, elle voulait qu'elle ne recule pas comme un mirage mais devînt une réalité.

– Bonjour, mademoiselle Joyeuce.

Les coudes appuyés sur la fenêtre, les yeux fixés sur l'aubépine blanche et les tours blanches aussi dans le ciel, les oreilles emplies du chant des oiseaux, laissant errer bien loin ses pensées, Joyeuce avait perdu la notion du temps et de

l'espace. En ce moment ses pieds n'étaient pas sur la terre, et la silhouette qui apparaissait dans la cour ne semblait pas appartenir à la terre non plus : elle ne savait pas si c'était un homme ou une femme. Elle ne reculait pas, elle s'avavançait au contraire, se dressant juste sous sa fenêtre, si près qu'elle eût presque pu la toucher, presque pu toucher la beauté de la terre, l'or et le bleu, le vert et l'argent.

Puis ses pensées errantes se ressaisirent. Cela fit un petit cliquetis dans sa tête comme si les morceaux du puzzle se rejoignaient. Joyeuce tressaillit et jeta un regard sur le visage effronté levé vers elle : c'était un étudiant, donc pour elle un étranger, il fallait rougir avec la modestie qui sied à une jeune fille et se retirer de la fenêtre avec grâce et dignité, mais elle n'en fit rien. Peut-être ses pensées étaient-elles rentrées dans le droit chemin, mais n'exerçaient pas encore sur ses actions tout le contrôle souhaitable. Elle resta où elle était, fixant ce visage en dessous d'elle avec une concentration qui frisait l'audace et instantanément chacun de ses détails sembla douloureusement gravé dans sa mémoire. En une minute, elle connut ce visage presque aussi bien que celui de Diccon qu'elle étudiait chaque jour. Il y avait une certaine ressemblance entre eux et cela indiquait qu'ils appartenaient tous deux à l'Esprit du Mal. Ces yeux, bien qu'ils fussent aussi noirs que des pruneaux, avaient ces mêmes lueurs dansantes, et quand leur propriétaire riait, ils étaient transformés, comme l'étaient ceux de Diccon, de globes ronds et scintillants en fentes étroites et méchantes. Ses cils étaient aussi longs que ceux d'une fille, et ses sourcils avaient cette courbe relevée aux extrémités qui, avec les oreilles pointues, annoncent la malice. Sa peau brunie par le soleil était fine comme celle d'une fille, mais les lèvres étaient pleines et fermes, le menton obstiné avec une large fossette... Un visage si plein de contradictions que l'on ne pouvait rien prédire de l'avenir de celui auquel il appartenait... Les yeux de

Joyeuce n'obéissant aucunement à sa volonté enregistrèrent ces détails comme si ce visage avait été une page d'un livre qu'il fallait apprendre par cœur.

Avec un soupir elle se releva, écoutant enfin sa conscience. Elle rougit un peu, lissa son tablier blanc et le monde réel la reprit. Une dernière fois elle examina le jeune homme, mais ses cils étaient baissés et elle regardait au travers avec la froide supériorité d'un petit chat moucheté.

Les prières du matin étaient à cinq heures à la cathédrale, et ce jeune homme était sorti le premier... Quelque chose dans la façon conquérante dont il portait sa robe, dans ses yeux brillants et ses cheveux bouclés indiquait qu'il était toujours le premier à sortir... ses vêtements étaient simples car tout étudiant de Christ Church devait se présenter en costume sobre et décent et sous aucun prétexte ne paraître vêtu de pourpoints blancs ou piqués, de grègues ou de bas courts, de robes à dentelles sous peine de divers châtiments. Aussi maître Nicolas de Worde était-il vêtu d'un pourpoint bleu sombre, avec une fraise très simple, mais la finesse du tissu bleu foncé, la blancheur neigeuse de la fraise en même temps qu'une certaine arrogance dans son port montraient qu'il s'agissait d'un jeune homme fortuné et de bonne famille. Il devait avoir dix-huit ans, pensa Joyeuce. Les étudiants pouvaient se présenter à Christ Church à tout âge à partir de douze ans. Dix-huit ans lui paraissait donc un chiffre tout à fait respectable et elle répondit à son bonjour avec tout le respect dû à l'âge et à la science.

– Bonjour, monsieur, dit-elle en faisant une révérence.

Nicolas la regarda avec un intérêt amusé. Quand il l'avait d'abord vue elle était agenouillée sur le sol, les coudes appuyés sur le rebord de la fenêtre, le menton reposant sur ses mains. Elle avait resplendi d'un de ses rares moments de beauté avec son petit visage adouci par les rêves. Elle paraissait frêle et triste et Nicolas, qui lui-même jouissait pleinement de la santé

et de la bonne humeur, était toujours attiré par la fragilité et la tristesse ; secourir les affligés augmentait son sentiment de force et de bien-être.

Il avait remarqué Joyeuce auparavant, mais jamais aussi à son avantage. Il aurait aimé également la voir de près, car il s’y connaissait en jolies filles, et comme il faisait toujours ce qu’il voulait à moins d’en être empêché par la force, il avait immédiatement traversé la cour et s’était planté sous sa fenêtre. À son grand plaisir elle lui avait rendu son examen minutieux avec intérêt. Elle l’avait regardé comme s’il avait été la personnification de la beauté et du bonheur... Nicolas avait une bonne opinion de lui-même et il fut au comble de la joie en la trouvant en accord si évident avec lui sur ce point... Elle avait de beaux yeux bleus presque aussi sombres que des violettes, étrangement placés dans ce visage ivoire sous des sourcils noirs et délicats comme des plumes et des cheveux lisses couleur de miel... Une jolie fille...

Et quand elle se changea soudain de déesse attendrie et plutôt trop hardie en une jeune fille froide et réservée, il découvrit qu’elle était une des rares femmes qui savent rougir agréablement. « Vos jeunes filles aux joues roses, disait Nicolas quand il s’étendait sur les beautés du sexe faible, sont toutes très bien dans l’ensemble, mais elles se montrent à leur désavantage dans les moments d’embarras. Au contraire les jeunes filles pâles que l’on remarque moins ont une beauté de plus que la rougeur leur donne. » Et lui, il aimait les jeunes filles au teint pâle.

– Vous n’avez pas été fêter le 1^{er} mai, mademoiselle ? demanda-t-il.

Joyeuce secoua la tête un peu tristement... Elle aurait tant voulu aller à la fête du 1^{er} mai.

– Moi non plus, fit Nicolas avec arrogance. Je déteste la foule vulgaire de Saint-Barthélemy... En plus de cela je ne me suis pas réveillé.

Joyeuce comprit immédiatement qu'elle n'aurait pas dû avoir envie d'aller à la fête. Elle rougit de nouveau et changea de sujet.

– Qui êtes-vous, monsieur? demanda-t-elle. Je ne vous ai jamais vu.

Une expression d'étonnement amusante au possible se répandit sur le visage de Nicolas, car il avait l'habitude d'être connu et admiré de tous.

– Je suis ici depuis des années! fit-il avec indignation, et je suis passé devant votre fenêtre mille fois. J'étais assis juste en face de vous la semaine dernière à la cathédrale.

– Je ne vous ai jamais remarqué, dit Joyeuce.

– Vous ne devez pas avoir beaucoup d'esprit d'observation, répliqua-t-il, légèrement froissé.

– Je faisais mes prières, expliqua la jeune fille.

Nicolas prit cela pour une plaisanterie et rit. Joyeuce se raidit encore un peu plus, ses yeux jetant des éclairs, car on l'avait bien élevée et elle savait ce qui était risible et ce qui ne l'était pas.

– Et vous auriez dû faire de même, dit-elle.

– Nous avons tant de prières ici, se plaignit-il amèrement. Chaque matin à cinq heures, nous prions, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, qu'il fasse froid ou chaud, qu'il fasse nuit ou jour. Par Jupiter, quelle horreur, ces prières du collègue à cinq heures du matin en janvier!

– Comment saviez-vous mon nom? demanda Joyeuce.

– Personne ne peut passer devant cette maison sans le connaître! Chaque habitant de votre maison le hurle du matin au soir. Joyeuce, le chat est dans la crème! Joyeuce, où sont mes chaussures? Joyeuce, les enfants font trop de bruit! Joyeuce, je me suis cogné la tête! Joyeuce, les chiens sont de nouveau sortis dans la cour! Joyeuce, les jumelles sont perdues!... Quand je vous ai vue à la cathédrale, entourée d'enfants et priant avec tant d'ardeur pour chat, chiens,

chaussures, sœurs jumelles et bosses sur la tête, j'ai su que vous étiez Joyeuce... un nom qui ne vous va guère.

– Pourquoi?

– Est-ce qu'une jeune fille aussi accablée de soucis peut être joyeuse? – il se rapprocha un peu, la tête rejetée en arrière et les mains rampant le long du mur, comme s'il allait la tirer en bas de la fenêtre: Faites-vous jamais des choses gaies, mademoiselle Joyeuce? Danser aux sons du virginal, aller à la chasse, courir à travers les boutons d'or dans les prairies en ayant ôté bas et chaussures?

– Non! murmura Joyeuce avec horreur. Bien sûr que non!

– Dommage, c'est dommage, conclut-il. Ce soir à sept heures retrouvez-moi à la Belle Porte et nous irons – je ne sais pas où nous irons – mais ce sera dans un endroit agréable. M'entendez-vous mademoiselle Joyeuce?

Il rit, gardant ses yeux fixés sur les siens, pour qu'elle ne puisse pas détourner son regard dont il savourait, flatté, l'expression de désir et de crainte.

– Joyeuce!

L'exclamation, sur un ton étonné, outragé, et cependant avec une pointe d'amusement, venait du chanoine Leigh arrêté net alors qu'il rentrait de Saint-Barthélemy et qu'il regagnait sa maison, par le spectacle choquant de sa fille aînée penchée à la fenêtre de sa chambre et parlant à ce mauvais drôle de Nicolas de Worde, une créature indigne du nom d'étudiant, car l'ignominie de son latin n'avait d'égale que la honte de son grec.

Joyeuce se rejeta en arrière comme si on l'avait prise en flagrant délit de vol, mais Nicolas ne s'émut pas du tout. Il s'inclina avec une galanterie exagérée d'abord vers Joyeuce, ensuite vers son père, leur sourit d'un air charmeur à tous deux et se dirigea d'un pas rapide vers la Belle Porte avec un brusque mouvement du pan de sa robe qui rappela au chanoine Leigh celui d'un jeune rouge-gorge, pas un oiseau

humble en tout cas. Il regarda d'un œil froid cette traîne de robe élégante disparaître de sa vue, puis il se retourna vers sa fille.

– Je vous verrai plus tard.

Et il s'engouffra dans la porte d'entrée.

Joyeuce resta debout derrière la fenêtre, les mains pressées contre ses joues échauffées. Elle jeta un regard angoissé vers le ciel et vit que tous les nuages dorés avaient disparu, balayés par le vent qui s'était levé et qui effeuillait l'aubépine sur le chemin. Seul un nuage voguait dans le ciel, d'ouest en est, de la Belle Porte jusqu'à la cathédrale, un galion d'un blanc pur dans le bleu chaud du grand jour...

Elle avait dû rester là à rêver et à bavarder une demi-heure, tandis que les enfants en dessous devaient faire... Dieu seul savait quoi! et elle n'avait même pas dit sa prière. Elle s'agenouilla à côté de son grand lit et cacha sa figure rouge de honte dans ses mains. En trente petites minutes elle avait commis les trois péchés de distraction, de paresse et d'immodestie. Elle avait presque trop honte pour pouvoir prier. Et c'était tellement plus mal de pécher le matin que l'après-midi, car une fois que l'on est tombé, il est dur de reprendre pied. Maintenant elle passerait sa journée à être désagréable avec tout le monde. *Ne nos inducas in tentationem*, pria-t-elle, et le visage moqueur de Nicolas dansait devant ses yeux fermés, *sed libera nos a malo*.

Le chanoine Leigh, en homme sage, avait appris à ses enfants à prier en latin, et fait ainsi d'une pierre deux coups, l'âme et le latin se fortifiant de concert.

Elle se releva, secoua les herbes sèches accrochées à sa jupe, remit d'aplomb son tablier et son bonnet et réunit toute son énergie, comme toujours avant d'affronter Grand-Tante. Puis ayant pris son courage à deux mains, elle frappa à la porte.

Grand-Tante l'accueillit comme à l'habitude quand elle était fâchée, par un petit aboiement bref et péremptoire.

La chambre de Grand-Tante était plus petite que celle des filles, mais lui convenait davantage par sa position centrale qui permettait de tout surveiller dans la maison. Une fenêtre donnait sur le jardin, et l'autre sur l'énorme hall qui faisait salle à manger, magnifique pièce dallée de pierre, lambrissée de chêne qui s'élevait jusqu'au toit à chevrons, tenant ainsi toute la hauteur de la maison. Dans cette position dominante, Grand-Tante, par la fenêtre extérieure voyait tout ce qui se passait dans le jardin et par la fenêtre intérieure commandait non seulement le hall mais le grand escalier de chêne, la porte d'entrée, la table de la salle à manger, la porte des cuisines, le bureau et le salon. Rien ne pouvait se faire dans la maison sans que Grand-Tante en soit immédiatement au courant. Son bonheur était encore augmenté du fait que sa chambre donnait au-dessus de la cuisine et qu'elle pouvait entendre tout ce que faisait Dorothy Goatley en dessous. Il était regrettable que la haie d'ifs lui cachât les communs et le grenier où couchait Diggory Colt, et encore plus triste que la chambre de Dorothy fût en bas de l'autre côté de la maison, mais pour compenser ces inconvénients, on n'avait accès à la chambre des fillettes qu'en passant par la sienne, et elles ne pouvaient même pas aller chercher un mouchoir propre à son insu. « On ne peut pas tout avoir – elle en faisait constamment la remarque à Joyeuce – et nous devrions déjà être très reconnaissants de ces bienfaits que nous accorde un Créateur miséricordieux. »

Joyeuce entra et attendit debout que Grand-Tante surgisse de derrière les rideaux de lit pour dire ce qu'elle avait à dire au sujet du bruit que Diccon avait fait très tôt ce matin. Cela faisait partie de la tactique de Grand-Tante de laisser quelques minutes d'un silence lourd de crainte entre l'arrivée de son auditeur et l'énoncé de ses observations. Ainsi, elle donnait beaucoup plus de force au point principal de son discours.

Joyeuce ne pouvait jamais surmonter la crainte que lui

inspiraient depuis son enfance les meubles de Grand-Tante. L'énorme lit à rideaux de velours pourpre auquel on accédait par quelques marches ressemblait à un catafalque. Les tapisseries, personnellement choisies par la vieille dame, représentaient le Jugement dernier et Salomé présentant au roi Hérode la tête de Jean-Baptiste sur un grand plat. Elles couvraient les murs de nuages cramoisis, d'éclairs verts et de gouttes de sang. Grand-Tante n'aimait pas l'usage moderne des planchers recouverts d'un tapis de paille et le parquet noir et poli avait les sombres reflets d'encre d'un lac de montagne sans fond, d'un de ces lacs où les cadavres de personnes assassinées s'enfoncent si profondément qu'on ne les retrouve jamais.

Lorsque le chanoine Leigh et sa jeune femme étaient arrivés à Christ Church, heureux au-delà de toute expression à la perspective d'avoir une jolie demeure, Grand-Tante qui résidait alors à Stratford et que sa vie de veuve digne, très riche et sans enfants ennuyait profondément, avait écrit, proposant d'habiter avec eux. Ils avaient répondu précipitamment, exposant tous les inconvénients de ce changement de résidence. Mais avant que la lettre ait pu lui parvenir, Grand-Tante en personne, en femme qui ignorait l'hésitation, était arrivée à Oxford. Alors qu'ils sortaient un après-midi se promener ils l'avaient aperçue sur une mule blanche montant à petite allure vers la Belle Porte, avec quatre chevaux de bât à sa suite pour porter ses tapisseries, sa literie et ses autres bagages personnels. À soixante-dix-neuf ans elle avait fait toute la route à cheval, et avait retiré un grand plaisir de cette aventure. Il était impossible de décevoir une vieille dame si courageuse. De plus, après une nuit de prières désespérées le chanoine Leigh avait compris que cette visite était une manifestation de la volonté de Dieu ; si bien que Grand-Tante avait défait ses bagages et s'était installée à Christ Church. Avec la permission du doyen, d'abord refusée, accordée après à la suite

d'une entrevue personnelle et orageuse avec Grand-Tante, on avait percé une fenêtre dans le mur de sa chambre afin que le peu d'années qui lui restaient à vivre – elle les évaluait à deux ou trois – soient égayées et sanctifiées par le spectacle d'enfants innocents et de théologiens érudits partageant leur repas dans le hall en dessous. Mrs Leigh, elle, n'avait réussi à voir aucun signe de Dieu dans l'arrivée de la vieille dame – c'était la tante du chanoine Leigh et non la sienne – mais elle s'était soumise, comme c'était son devoir d'épouse, et avait accroché la tapisserie de Salomé de ses propres mains... Après tout, avait-elle réfléchi, la vieille dame ne vivrait pas éternellement... Mais la vieille dame avait enterré Mrs Leigh. En fait elle avait même contribué à sa mort, en la rendant folle pendant sa grossesse. Maintenant, à quatre-vingt-cinq ans, après six ans de résidence à Christ Church, elle jouissait d'une santé plus florissante que jamais. Et pourtant, bien qu'elle fût plutôt méchante, on ne pouvait s'empêcher de ressentir à son égard l'admiration qu'une vitalité débordante suscite toujours chez les gens très jeunes ou d'âge moyen. Grand-Tante avait vécu pendant quatre-vingt-cinq ans dans un monde terrible. Son frère, catholique, avait été tiré à quatre chevaux et écartelé à Tyburn sur l'ordre de Henry Tudor ; son mari, protestant, avait été brûlé sur un bûcher par la fille d'Henry, Marie ; ses quatre enfants étaient morts lors d'une de ces horribles épidémies de peste. Avoir surmonté tout cela et maintenant, à son âge avancé, affronter la vie avec un entrain intact, impliquait un courage peu commun.

Il faut expliquer ici que Grand-Tante avait éprouvé assez peu de sympathie pour son frère et son mari et pour leur héroïsme. Si les membres de sa famille aimaient à être martyrisés pour leurs convictions religieuses, ils n'en étaient que plus fous, disait-elle ; quant à elle, elle avait toujours suivi le vent et elle était encore là, avec bon pied bon œil à son grand âge.

La tête de Grand-Tante, enveloppée dans les plis de son bonnet de nuit surgit d'entre les rideaux cramoisis, et Joyeuce sursauta comme devant un diable à ressort.

Dame Susan Cholmeley avait été belle en son temps. Ses yeux noirs qu'ombrageaient des sourcils épais avaient encore la profondeur veloutée et l'éclat brillant qui avaient réduit à l'esclavage les amants dont le nombre augmentait chaque fois qu'elle racontait aux enfants les triomphes de sa jeunesse, et ses joues ridées étaient encore roses. Ce qui était le plus inquiétant, c'était son grand nez crochu qui touchait presque son menton et lui donnait l'air d'une sorcière. Elle avait perdu presque toutes ses dents, et c'étaient les difficultés de la mastication et de la conversation et non la mauvaise santé qui l'avaient réduite à passer le plus clair de son temps dans sa chambre. Elle était encore capable de monter sa mule de Stratford jusqu'à Oxford et d'y prendre plaisir.

– Je vous ai entendue, Joyeuce Margery Leigh, observa Grand-Tante. C'était là la plus déplaisante inconvenance que j'aie jamais entendue... et laissez-moi vous dire, mon enfant, que j'en ai entendu beaucoup dans ma vie.

Joyeuce sourit malgré elle. Grand-Tante avait une façon naïve et touchante d'avouer ses faiblesses. Elle fut soulagée de voir que son grand péché avait fait oublier les hurlements matinaux de Diccon, car Joyeuce ne pouvait supporter d'entendre critiquer son frère.

– Si j'avais ma force d'autrefois, dit Grand-Tante, je prendrais ma pantoufle pour vous... Et qui était ce jeune homme? continua-t-elle impatientement et presque d'un seul trait.

– Mr Nicolas de Worde, répondit Joyeuce debout avec résignation à côté de Grand-Tante, les mains croisées sur son tablier et les yeux baissés. Il me disait bonjour.

– Cela prend longtemps de dire bonjour à présent, commenta Grand-Tante sèchement. Et est-il dans vos intentions de le retrouver ce soir à la Belle Porte?

Joyeuce leva vivement les yeux, les joues pourpres.

Bien que Grand-Tante eût l'oreille très fine, elle n'avait pas pu entendre la requête de Nicolas. C'était seulement un nouvel exemple de ce que les enfants appelaient le « don de seconde vue de Grand-Tante ». La vieille dame en réalité n'avait pas plus le don de seconde vue qu'un lapin, mais après avoir vécu quatre-vingt-cinq ans dans ce monde elle connaissait les réactions invariables de la nature humaine. « Retrouvez-moi à la porte » était fatalement la première chose que demandait chaque amoureux, et pourtant, les pauvres, ils croyaient leur idée très originale. Ils couraient tous vers les portes, car les portes sont le symbole du passage d'un état à un autre, et déjà le fait de se tenir debout près d'elles, à regarder au-dehors, donne un sentiment de liberté...

Grand-Tante s'était présentée à un bon nombre de portes en son temps, et de ce fait avait perfectionné sa technique. Il faut faire attendre le jeune homme aux portes afin que son ardeur s'enflamme, mais pas trop de peur qu'elle ne refroidisse. Il faut également prendre en considération le temps qu'il fait, et puis, il y a portes et portes. Les grandes sont faites pour passer la tête au travers coquettement, les petites pour s'y appuyer dessus dans une conversation intime. Les portes dont le sommet est plat sont froides pour s'y asseoir dessus et admirer les couchers de soleil, tandis que la porte qui a un loquet facile est faite pour s'échapper vers les bois et les ruisseaux... Grand-Tante, toujours profondément intéressée par les affaires de cœur, dans sa curiosité en oublia sa contrariété et décida que le moment était venu de donner à Joyeuce un minimum d'éducation. Elle ouvrit la bouche pour commencer... seulement pour découvrir à sa grande rage que l'insolente fille avait quitté la pièce.

Car l'instinct de s'échapper avait déjà saisi Joyeuce auparavant. Tournant les talons elle avait fait brusquement ce dont elle ne se serait jamais crue capable, elle avait quitté

Grand-Tante sans permission. Debout dans le couloir qui séparait la chambre de la vieille dame de celle où le chanoine Leigh et les garçons dormaient, fermant tout doucement la porte derrière elle, les cris indignés de Grand-Tante lui rebattaient les oreilles, mais elle continua résolument et descendit l'escalier pour se rendre dans le hall où son père l'attendait ; où son père l'avait attendue sévèrement et patiemment, avec son sens de l'humour très satisfait, tout le temps qu'elle disait ses prières et subissait l'entrevue de Grand-Tante.

Le chanoine Leigh trouvait difficile d'élever ses enfants qui avaient perdu leur mère. Un parent au lieu de deux manque de temps. L'âge de quatorze ans étant celui où l'on peut se marier, les enfants doivent, quand ils l'ont atteint, être prêts à porter sur leurs épaules les peines et les fardeaux des adultes avec un caractère formé. La période d'entraînement était par conséquent brève et intensive, et le pire crime qu'un parent pût commettre était d'épargner le fouet et de gâter l'enfant. Mais le pauvre chanoine Leigh, s'efforçant désespérément de combiner la tendresse d'une mère et la sévérité d'un père, attachait en vieillissant de plus en plus de prix à la douceur et de moins en moins à la discipline... il ne trouvait pas le courage de battre ses filles, et il ne fouettait jamais ses fils avec réelle application ni enthousiasme... il avait horreur de les battre... cette faiblesse chez lui était un péché. Il le savait et s'en confessait durant les longues heures pendant lesquelles il priait pour eux, mais c'était un péché qu'il ne pouvait vaincre même avec l'aide de Dieu. Il essayait de se rattraper en les cinglant de sa langue, mais la langue des saints hommes érudits manque toujours de mordant, et à la fin d'une longue réprimande ses enfants ignoraient quelquefois qu'ils avaient été grondés... Tous, sauf Joyeuce, aussi sensible que son père et douée d'une capacité de souffrance égale à la sienne. Elle reconnaissait toujours quand il essayait de la gronder et l'y aidait autant qu'elle le pouvait.

Il devait le faire maintenant, elle le savait. Elle traversa sans broncher le grand hall et s'agenouilla près de la cheminée pour recevoir sa bénédiction.

Il la lui donna, posant sa main sur sa tête, puis il y eut un silence.

« Oui, père », encouragea-t-elle, gentiment, se levant et se tenant debout devant lui, la tête baissée. Il continuait à ne rien dire, et le regardant du coin de l'œil elle le vit gratter sa tête chauve d'un air perplexe... il fallait lui souffler ce qu'il devait lui dire, comme d'habitude.

– Je ne dois pas parler aux jeunes gens par la fenêtre. C'était inconvenant, et de plus, un mauvais exemple pour mes sœurs plus jeunes.

– Merci Joyeuce, fit-il avec une vive reconnaissance.

– Je me suis complètement oubliée, dit Joyeuce, le regardant droit dans les yeux. Je ne l'ai jamais fait avant, et je ne le ferai plus jamais, ni rien d'autre qui soit déplacé.

– Vous êtes ma fille très bonne, Joyeuce, lui dit-il, et il l'embrassa trois fois sur ses paupières qui étaient toujours un peu ombrées de violet parce qu'elle avait trop à faire, et sur son menton pointu. N'en ai-je pas trop dit ?

– Pas un mot de trop, père, assura-t-elle pour le reconforter et elle alla à la cuisine chercher les enfants, Dorothy et Diggory pour la prière.

La cuisine donnait directement sur le hall et avait vue sur le jardin. À droite, unâtre énorme avec des broches à rôtir les viandes occupait presque tout le mur. Contre le mur de gauche il y avait des étagères chargées de chopes à bière et de pots d'étain, une porte conduisant à l'office, un endroit dallé qui sentait bon où l'on gardait les provisions, la resserre des légumes et les presses à linge. En sortant de l'office on accédait au petit bout de chambre de Dorothy Goatley, puis à la pâtisserie et au fournil, où l'on cuisait le pain et où l'on tamisait la farine. De cette dernière pièce, des marches

de pierre descendaient aux énormes caves sombres que le cardinal Wolsey avait eu la délicate pensée d'aménager pour la bière, les vins de Xérès, les outres de vins de Grèce et les pièces de Bourgogne, auxquels il avait été personnellement si attaché... Jugeant les autres d'après lui-même, il avait prévu qu'ils en posséderaient une quantité énorme, car les caves s'étendaient sur toute la longueur de la maison et s'enfonçaient jusque dans les entrailles de la terre...

Il n'y avait jamais rien dans les caves des Leigh qu'une très modeste provision de bière.

La cuisine, comme le hall, était dallée, avec un grand puits au milieu. Dans la journée on le maintenait soigneusement couvert et l'on plaçait la table au-dessus, mais tôt le matin on enlevait à la fois table et couvercle, afin de tirer la provision d'eau nécessaire pour la journée et de laver la figure des enfants.

Ils étaient agenouillés autour du puits, faisant leurs ablutions sous la direction de Dorothy Goatley. Elle les surveillait dans un silence impressionnant tandis que Diggory Colt faisait descendre dans les profondeurs fraîches du puits seau après seau, pour le remonter rempli jusqu'au bord d'une eau froide et vivifiante. La rivière coulait si près que le puits ne tarissait jamais. En hiver, pendant les mois pluvieux, il y avait deux pieds d'eau dans les caves, elle restait là et donnait des rhumatismes au chanoine Leigh.

Dorothy était une délicieuse personne ronde et rose, avec des yeux bleus, dans les vingt-cinq ans. Elle était faite comme une niche de pain, un renflement de moindre importance en haut était posé sur un renflement plus important en bas, avec une région bien serrée entre les deux. Elle était toujours vêtue d'une robe grise de laine grossière, recouverte d'un grand tablier blanc, et ses cheveux, si elle en avait, étaient cachés sous son bonnet blanc. Dans sa vie il y avait un grand amour, c'était son nourrisson, Diccon, et une grande haine,

Grand-Tante. Quant au reste du monde, elle le considérait avec une indulgence amusée.

Diggory était un vieil homme. Ni lui ni personne n'avaient la moindre idée de son âge exact. Il ressemblait à une vieille pomme ridée et on pouvait lui donner n'importe quel âge. Il avait été palefrenier dans la famille de Mrs Leigh, lui avait appris à monter à cheval et ne l'avait jamais quittée, partageant sa bonne ou mauvaise fortune avec une complète indifférence. Quand elle mourut il ne fit aucun commentaire, mais il se mit en devoir de servir son mari et ses enfants comme il l'avait servie, avec le même dévouement morose. Il parlait rarement, mais qu'il y eût le moindre différend avec un commerçant il pouvait frapper dur. Les enfants, les chevaux et les chiens l'aimaient, et l'on aurait dit qu'il n'avait qu'à toucher la terre de ses doigts calleux pour que les fleurs poussent.

Le petit groupe d'enfants et d'animaux près du puits s'augmenta de Will et de Thomas, âgés de neuf et huit ans, Gilles le fils aîné avait maintenant quinze ans et la taille d'un homme. Il était étudiant à Christ Church, et un brillant étudiant. Il avait sa chambre au collège et revenait à la maison de temps à autre, pour répandre sur sa famille l'éclat de son approbation quand il jugeait que cela lui ferait du bien.

Will et Thomas se ressemblaient beaucoup et étaient presque aussi inséparables que les jumelles. C'étaient des enfants enjoués et désordonnés avec des masses broussailleuses de ces cheveux couleur de miel de la famille Leigh, de grands yeux gris interrogateurs, et de larges bouches qui réclamaient beaucoup à manger. Ils étaient méchants, à la façon des enfants en bonne santé, mais ils n'avaient rien de la malice délibérée de Diccon. Autant que le chanoine Leigh pouvait en juger, ils étaient complètement dépourvus d'intelligence, et il en était de même pour les jumelles. Toute l'intelligence de la famille était échue au brillant Gilles, à Joyeuce et à Grace. Il était impossible à l'heure actuelle de former un jugement

sur les capacités intellectuelles de Diccon. Il y avait en lui beaucoup de finesse et d'application et une immense force de volonté, mais qu'en ferait-il, nul n'osait le prédire.

– Père est ici, et c'est l'heure de la prière, dit Joyeuce.

Grace, Will, Thomas et les jumelles se levèrent rapidement et s'essuyèrent le visage, mais Diccon, à plat ventre, contemplant le fond du puits ; il fallut le soulever et le mettre sur ses pieds de force... Il poussa des hurlements, une autre caractéristique regrettable de Diccon étant qu'il ne voulait jamais faire ses dévotions à moins d'y être contraint.

Joyeuce conduisit la procession dans le hall, les enfants suivant par rang d'âge, Dorothy, Diggory et les animaux fermant le cortège.

Les enfants s'agenouillèrent devant leur père pour recevoir sa bénédiction du matin, chaque petite tête se baissant à son tour tandis que la main s'y posait, à l'exception de celle de Diccon. Diccon ne baissait jamais la tête, sauf pour mordre. Il avait, en une occasion abominable, mordu la main de son père qui le bénissait, mais le châtiment que lui avaient administré ensuite ses frères et sœurs avait été si sévère que, pesant le pour et le contre, il avait décidé de ne pas recommencer.

Il y avait une fenêtre à côté de la porte d'entrée, et les passants qui regardaient à l'intérieur, le matin à six heures moins le quart, apercevaient un spectacle inoubliable. Ils étaient émus, édifiés ou très amusés, selon leur tempérament, mais tous étaient impressionnés pareillement par la beauté du tableau.

En face de la cheminée où, presque tout le long de l'année, une bûche flambait, la pièce était au nord et froide par conséquent, le chanoine Leigh se tenait debout, tel un moine, avec sa tête chauve et sa robe noire à ceinture. En face de lui, sur une rangée, se tenaient ses enfants, par ordre décroissant d'âge et de taille. Derrière eux il y avait Dorothy et le vieux Diggory. Diccon serrait Tinker, le chat, dans ses bras. Les trois chiens,

Posy, Sport et Pippit, étaient assis très respectueusement sur leur arrière-train à côté de Diggory. Le chanoine Leigh aimait les animaux comme ses enfants et ne trouvait rien d'incongru à les voir assister aux prières de la famille. La faible lueur des flammes dans la cheminée dansait sur le bois sombre des murs lambrissés, sur l'escalier sculpté et la longue table en chêne où en été il y avait toujours un joli pot de fleurs, sur les têtes blondes des aînés, sur la tignasse noire et frisée aux reflets rouges de Diccon, sur le riche ébène de la fourrure de Tinker, sur le doux pelage gris souris de Pippit... Finalement ils avaient la macabre apparition d'une vieille dame en bonnet de nuit tuyauté regardant à la fenêtre au-dessus, une sinistre sorcière aux noirs sourcils qui riait d'un rire silencieux où l'on apercevait son unique dent quand ses yeux brillants et moqueurs tombaient sur le groupe en dessous.

Funes ceciderunt mihi in prædaris, disait le chanoine Leigh de sa voix grave, étonnamment belle, et les enfants et les serviteurs qui savaient les versets par cœur répondaient : *Hæreditas mihi prædara est mihi*. Ils récitait à tour de rôle, jusqu'à la fin, le grognement grave et profond de Diggory se mêlant avec les voix de fausset des enfants. Puis ils s'agenouillaient, élevant leurs mains croisées et disaient le *Pater*, les chiens bien à plat avec le museau entre les pattes, Diccon mis à genoux de force par la main vigoureuse de Dorothy qui lui administrait deux coups sur les jarrets... C'était la meilleure méthode découverte jusqu'à ce jour pour faire prier Diccon... Quoique contraint d'adopter la posture correcte de la dévotion, agenouillé, ses yeux verts fixant le plafond – il refusait toujours de les fermer –, ses mains grassouillettes serrant Tinker sur son cœur, qui pouvait savoir si ses pensées étaient celles que les gens bien pensants auraient choisies ? Il était à craindre que non.

D'ordinaire le *Pater* était directement suivi du petit déjeuner. Mais, de temps à autre, le chanoine Leigh qui ne paraissait pas ressentir la faim comme les autres personnes était soudain

enlevé sur les ailes de la prière et prenait de plus en plus haut son essor vers le ciel, oublieux des corps affamés de sa malheureuse famille.

C'est ce qu'il fit ce jour-là. Il commença à prier pour ceux qui souffrent, ceux qui sont sans toit, pour les indigents et les malades, par-dessus tout pour les enfants affamés qui n'avaient rien où poser leur tête. Et il continua de la sorte. Sa famille était trop contente de prier pour les enfants affamés, pourvu qu'on lui servît son petit déjeuner d'abord, mais quand elle se rangeait elle-même au rang des affligés, elle trouvait cela plus difficile. Dorothy qui avait laissé le lait au coin du feu jetait des regards angoissés à Diggory, les plus jeunes enfants s'agitaient sans fin et Grand-Tante commença à tambouriner impatiemment au carreau de sa fenêtre. Mais le chanoine Leigh, passant du général au particulier, pria pour un certain garçon indigent qu'il avait rencontré ce matin-là... afin qu'on puisse le retrouver, le reconforter, le nourrir.

Grand-Tante ne put en supporter davantage. Elle ouvrit toute grande sa fenêtre et s'y pencha. « Gervas, taisez-vous ! » cria-t-elle.

Le chanoine Leigh sursauta et leva les yeux, surpris. Suffoqué et pas très sûr de lui, il se redressa sans savoir ce qu'il faisait, tandis que Dorothy volait à la cuisine et que les enfants couraient s'asseoir autour de la table avant qu'il puisse changer d'avis et recommencer.

Assis dans son grand fauteuil sculpté en haut de la table, le chanoine Leigh regarda de nouveau vers sa tante là-haut et s'émerveilla de l'emprise qu'elle avait sur eux tous. C'était une méchante vieille dame, qui avait persécuté sa femme jusqu'à l'en faire mourir et détruit son foyer. À présent, il lui semblait qu'elle passait son temps à s'emparer de toutes les belles fleurs de piété et d'amour qui pouvaient fleurir dans sa maison et à les arracher... Et pourtant avec sa vitalité dévorante, sa volonté de fer, sa bonne humeur quand

elle obtenait ce qu'elle désirait, son visage qui gardait les restes d'une grande beauté, elle était attrayante, et il ne put s'empêcher de lui sourire quand elle lui fit un signe de tête et agita la main à sa fenêtre.

Elle était en bonne forme maintenant que Dorothy lui avait apporté un pot de bière rempli jusqu'au bord et une assiette de roast beef froid coupé en tranches très fines. Elle regardait d'un air doux les enfants et leur père avec leur gobelet de lait et leur morceau de pain grossier. Un régime fastidieux, jugeait-elle, qui était la cause de leur caractère fastidieux. Elle avait d'eux tous la plus piètre opinion, Diccon excepté, et elle se mêla avec un mépris empreint de bonne humeur à leur conversation sur le garçon que le chanoine Leigh avait si malencontreusement perdu. Les enfants étaient malheureux pour ce pauvre petit, maintenant qu'ils avaient quelque chose à manger.

– Je voudrais que vous ne l'ayez pas perdu, père, se lamenta Joyeuce.

– Peut-être le retrouverons-nous, dit Grace avec espoir.

– Dieu nous le garde ! cria Grand-Tante, et elle mâcha une bouchée de bœuf avec satisfaction.

– Madame, dit le Chanoine Leigh gravement, je voudrais bien que vous ne détourniez pas les enfants des pensées charitables.

– Punaises ! fit Grand-Tante, voilà ce que c'est que la charité, l'apport de punaises dans la maison !

Et elle but une gorgée de bière.

– Soyez assez bonne, lui dit son neveu sévèrement, pour fermer votre fenêtre.

– Lanlaire ! s'exclama Grand-Tante, mais en ayant assez d'eux elle claqua la fenêtre et donna toute son attention à sa nourriture.

Le chanoine Leigh, bien qu'en apparence il eût gagné une victoire qui aurait dû compenser sa défaite précédente, n'en éprouva aucune satisfaction... Il savait que si Grand-Tante

quittait le champ de bataille, cela signifiait non la défaite mais l'ennui... Il s'affaissa sur sa chaise, soucieux à cause de ce petit garçon. Il souhaita pour la centième fois qu'il y eût encore des monastères en Angleterre et qu'ils ouvrissent leurs portes aux hommes mariés.

Les jumelles, voyant sa tristesse, glissèrent sur le plancher, roulèrent vers lui et grimperent chacune sur un de ses genoux.

« Ça n'a pas d'importance, père, roucoulerent-elles. Nous le retrouverons ce garçon ! » Et pressant leurs joues rebondies contre la sienne, elles poussèrent de petits cris aigus.

Elles avaient l'habitude de pousser des cris de souris qui n'appartenaient qu'à elles. Cela donnait d'excellents résultats pour exprimer l'affection, la surprise, la condoléance, le bonheur, ou n'importe quelle autre émotion. Néanmoins le cri de souris « de bonheur » était le plus fréquent, et le plus joli aussi, malgré une tendance à se terminer en hoquets. Car c'était le bonheur des jumelles qui les rendait si adorables. Elles seraient toujours heureuses, pensait leur père, elles appartiennent à ce groupe radieux dont la destinée dans cette vie semble être le bonheur... Avec une des jumelles sur chaque bras il cessa soudain de se sentir attiré par le cloître.

Mais le temps passait. Il y avait un bruit incessant de pas sur le sentier sous la fenêtre. Une procession de silhouettes pressées traversait la cour, car le travail commençait à six heures et les étudiants se hâtaient vers les classes. Great Tom sonna l'heure dans la tour de la cathédrale. Le chanoine Leigh posa rapidement les jumelles à terre et se pressa vers son bureau pour chercher les livres dont il avait besoin pour son cours.

Soupirant et essuyant leur bouche du revers de la main, Will et Thomas glissèrent à terre et prirent leurs livres de classe dans le bahut sous la fenêtre. À cet instant, Dorothy sortit de la cuisine avec leurs déjeuners dans un petit sac en cuir. Ils fréquentaient la Grammar School, l'école de Grammaire de Queen Collège. Ils y arrivaient chaque matin à six heures

et en revenaient à cinq heures et demie du soir. Sur ces onze heures de travail, deux étaient libres, de onze à une heure, pour manger le déjeuner de viande froide et de pain qu'ils avaient apporté avec eux, et pour tirer à la cible. Mais le reste du temps était consacré à la grammaire, la logique, la rhétorique, l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie.

*C'est la Grammaire qui nous apprend à parler,
Et la Logique qui tranche le vrai d'avec le faux.
Par la Rhétorique nous apprenons à orner
Chaque mot de sa nuance propre.
L'Arithmétique traite des nombres.
La Musique régit les prières de l'Église.
La Géométrie aborde les formes de la terre
L'Astronomie traite des voies étoilées.*

Ils avaient des vacances, bien sûr, dix-huit jours à Noël, douze à Pâques et neuf à la Pentecôte, mais la rapidité avec laquelle elles passaient était extraordinaire... Ils enviaient les jumelles qui restaient à la maison et recevaient l'enseignement de Grand-Tante.

Les jumelles appréciaient peu ce bonheur. Joyeuce et Grace avaient depuis longtemps appris le peu que Grand-Tante savait. Grace maintenant aidait Joyeuce dans le travail de la maison, de sorte que les jumelles et Diccon suivaient les leçons de Grand-Tante dans une majestueuse solitude, et c'était affreux.

Debout contre la porte d'entrée, regardant les hommes de la famille partir au travail, leur cœur se serra de plus en plus... Oh, si seulement elles étaient des grandes personnes, ou des hommes, ou si elles étaient mortes, ou n'importe quoi pour échapper aux leçons de Dame Susan Cholmeley... Mais le mieux serait d'être grandes!